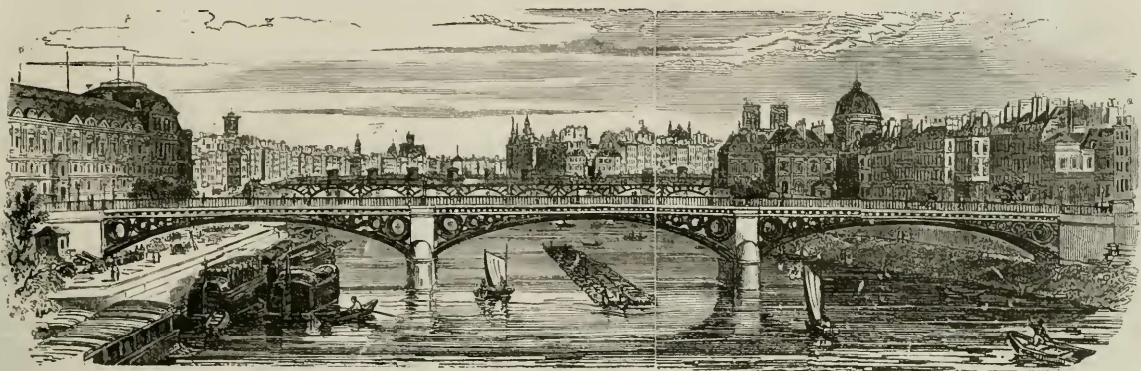


# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 32. VOL. II. — SAMEDI 7 OCTOBRE 1845.  
Bureaux, rue de Séine, 11.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.  
pour l'étranger. — 40 — 20 — 40

### SOMMAIRE.

Révolutions du Mexique. Le général Bustamante. Portrait. — Courrier de Paris. — Histoire de la Semaine. Médaille de l'École Normale, par M. Davy; Messenger parisien; Vue de Bahia. — Simulacre d'un combat naval dans la rade de Brest. Gravure. — Théâtres. Une Scène de Pamela Giraud et Une Scène des Bohémiens de Paris. — De Paris à Spa, par Ad. J. Vues du Pouchon et de la Gironde. — Les Fêtes de Septembre, à Bruxelles. (23, 24, 25 et 26 septembre 1843). Concert dans le Parc; Concert dans l'ancienne église des Augustins. — Un Amour en province, par madame Louise Colet. (Suite et fin.). — Margherita Pusterla. Roman de M. César Cantù. Chapiro X, le Procès. Dix Gravures. — Annonces. — Candelabres offerts à Louis-Philippe par le roi de Hollande. Gravure. — Amusements des Sciences. — Observations météorologiques. — Rébus.

### Révolutions du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, tome Ier, pages 357 et 405.)

#### LE GÉNÉRAL BUSTAMANTE.

Parmi les étrangers qui fréquentaient la table de l'hôtel des Princes dans l'automne de l'année dernière, on en remarquait un d'une taille au-dessus de la moyenne et droite encore, quoiqu'il eût passé soixante ans. Un je ne sais quoi dans sa tournure, le ruban de quatre couleurs différentes qui ornait la boutonnière de sa redingote, et un certain air de commandement empreint dans toute sa personne, révélaient un officier supérieur. Ses traits irréguliers étaient assez fortement gravés de petite vérole, mais son front haut abritait des yeux noirs et perçants; ses cheveux, que l'âge faisait grisonner sans les éclaircir, frisaient énergiquement sur une tête petite et ronde, indiquaient, ainsi que ses épaules larges et carrées, une constitution pleine de vigueur; enfin, un teint hâlé et un accent méridional très-prononcé déclaraient son origine espagnole.

Ce personnage, vêtu avec une extrême simplicité, aux manières affables et gracieuses, qui prenait modestement ses repas à une table commune, avait cependant été, à deux reprises différentes et pendant huit ans, investi d'un pouvoir à peu près souverain; pendant huit ans, le tambour avait battu aux champs lorsqu'il sortait de son palais, honneur que Dieu seul partageait avec lui quand le Saint-Sacrement franchissait les portes de la cathédrale; il avait fait aux Chambres législatives, au commencement de chaque session, de solennels discours d'ouverture, il avait en son conseil de ministres; en un mot, c'était presque un roi détroné; c'était, en 1840, l'excellentissime seigneur, et en 1842, à l'hôtel de la rue de Richelieu, le général Bustamante tout simplement.

Une révolution dirigée par l'ambitieux Santa-Anna, son ennemi personnel et son antagoniste avoué, l'avait dépossédé de la présidence des Etats-Unis mexicains, et le général Bustamante, homme d'une grande probité politique, d'un patriotisme plus pur et plus désintéressé que celui de ses rivaux, cherchait à oublier dans l'étude, à Paris, non le pouvoir et les honneurs dont on l'avait privé et qu'il regrettait peu, mais les malheurs de son pays, déchiré par toutes les ambitions qui s'y croisent et s'y choquent incessamment. C'était ces idées qu'il essayait d'étouffer dans le silence studieux des bibliothèques publiques et des établissements consacrés à la science qu'il fréquentait avec assiduité.

Lorsqu'au mois de septembre 1810, Hidalgo et Allende poussèrent contre les Espagnols le premier cri d'indépendance, et que ce cri, partout répété, mit la Nouvelle-Espagne en conflagration, Bustamante, alors âgé de trente ans environ, exerçait dans la ville de Guadalajara, à cent cinquante lieues à l'ouest de Mexico, la profession de médecin. Il y jouissait déjà d'une certaine réputation de talent, quand il fut forcé d'abandonner cette carrière et l'avenir qu'elle lui promettait, pour se joindre, les armes à la main, aux efforts des Espagnols contre ses compatriotes insurgés. A peine quatre mois s'étaient-ils écoulés depuis l'insurrection, qu'il combattait sous les ordres du général Calleja, contre Hidalgo, Allende, Aldama et Abasco, ces quatre grandes figures de la guerre de l'indépendance, à la fameuse bataille du pont Calderon.

Les voyageurs qui ont fait une fois seulement le trajet de Mexico à Guadalajara, se rappellent un pont de pierre jeté à quelques lieues de cette dernière ville, sur une rivière qui coule au milieu d'une vaste plaine dont le silence et l'aridité attristent l'âme. C'est le pont et la rivière Calderon. Dans la saison des sécheresses, à peine entend-on, au milieu de son lit escarpé, le murmure de ses eaux, tandis qu'à l'époque des pluies, elle les fait gronder, fangeuses et gonflées comme un



(Le général Bustamante.)

torrent. Mais, dans tous les temps, le vent qui souffle vigoureusement dans les grandes herbes desséchées, les mornes pelés qui dominent le pont, font naître un sentiment de terreur involontaire, et le voyageur éperonne son cheval pour fuir ce lieu funeste et les croix de meurtre dont il est parsemé.

Le 17 janvier 1811, 100,000 insurgés avec 105 bouches à feu occupaient cette position. Un grand nombre de ces canons avaient été arrachés au port de San Blas sur le Pacifique, et transportés par-dessus la chaîne insurmontable de la Corallière, ou quelques-uns à moitié enfouis aujourd'hui revêtaient au voyageur qui gravit ces pics formidables l'irrésis-

tible puissance des masses. Cette multitude sans discipline, presque sans frein, était composée des éléments les plus disparates, depuis la soutane des prêtres, les manteaux bariolés des rancheros (fermiers), jusqu'aux rares vêtements de cuir qui couvraient les corps bronzés de 7,000 guerriers indiens armés de leurs flèches et de leurs macanas (casse-tête).

Le général espagnol Calleja, avec un peu plus de 6,000 hommes, dont la moitié d'une excellente cavalerie et 10 pièces de campagne, n'hésita pas à attaquer cette foule innombrable; et telle fut la supériorité de la discipline sur le nombre, que les insurgés furent tués en pièces et leurs chefs dispersés.

D. Anastasio Bustamante, alors simple officier, se distingua dans cette bataille de manière à attirer sur lui l'attention publique, et ce fut là le commencement de sa carrière militaire. Le résultat de cette affaire fut un coup presque mortel pour l'insurrection, et la capture des chefs qui l'avaient excitée. Selon la coutume des Espagnols, qui ont toujours aimé ces sanglants trophées, leurs têtes séparées du tronc furent exposées sur la place de Guanajuato, derrière un grillage de fer. Elles blanchirent là pendant dix ans, foudroyées par la pluie, desséchées par le soleil, alternativement outragées par les ennemis de l'indépendance, ou honorées par la pitié des patriotes, qui venaient brûler de petits cierges devant elles et prier pour les âmes qui les avaient animées.

Nous ne suivrons pas Bustamante dans les curieux et sanglants épisodes de cette guerre acharnée dont les détails sont si pleins d'un intérêt saisissant, et nous dirons seulement que, devenu général après s'être rangé parmi les indépendants, il fit cueiller et ensevelir les têtes des chefs qu'il avait aidé à vaincre, après avoir fait célébrer en leur honneur un service funèbre dans l'année 1821.

Ce fut cette même année que le général Iturbide, qui devait, à l'issue de cette lutte, devenir empereur du Mexique, proclama à son tour dans Iguala l'indépendance de son pays. Bustamante se joignit à lui et lui fut fidèle jusqu'à sa déchéance, en opposition avec Santa-Anna, qui le premier se souleva contre ce prince, après avoir été comblé de ses faveurs. Forcé d'abdiquer en 1823, par suite de la défection successive de toutes les provinces de l'empire, sa déchéance fut proclamée le 8 avril de la même année, et la nouvelle république fut installée. Le général Guadalupe Victoria en fut le premier président.

Pendant celaps de temps jusqu'en 1828, époque à laquelle la présidence temporaire cessait de droit, Bustamante prit une part active dans les affaires de l'Etat. Le 50 novembre, une insurrection éclata dans la capitale; elle avait pour but de faire annuler l'élection de Pedraza, qui venait de succéder à Victoria, et elle se termina par la fuite du premier, le pillage de Mexico et l'avènement du général Guerrero, qui, nommé vice-président, exerça pendant un an l'autorité du président lui-même. Une révolution semblable à celle qui l'avait élevé devait le renverser une année après, mais pour moi, et il était réservé au général Bustamante d'être l'instrument de sa chute, et plus tard de sa mort tragique.

(La fin à un prochain numéro.)

### Courrier de Paris.

Tout est dit, l'hiver approche et Paris s'y prépare. Paris change d'habitudes, en effet, et se transforme périodiquement; il varie de trimestre en trimestre et de saison en saison; il y a quinze jours encore, il était lesté, dégagé, vêtu à



quée encore depuis huit jours. Sans nul doute, le gouvernement nouveau peut nourrir l'espoir de venir prochainement à bout des insurrections de Barcelone et de Saragossa; mais l'état des esprits à Madrid, la situation de cette capitale et les mesures extraconstitutionnelles qu'il y a prises, compromettent sa force morale et lui ôtent bien des sympathies. Voyant que le résultat des élections était la condamnation de la marche suivie par lui, ce gouvernement, qui n'a renversé le régime que parce qu'Espartaco n'avait pas su respecter la constitution, la viole des ses premiers pas, avec bien moins de façons que son prédécesseur, peu scrupuleux cependant, à tous les jours en devoir en mettre pendant ses trois années de règne. Le général Narvaez s'est présenté devant le conseil des ministres et lui a dit : « On vient de crier à mes oreilles : Vive Espartaco ! Mort à Narvaez ! J'attache peu d'importance à ce dernier cri : un militaire doit toujours être prêt à faire le sacrifice de sa vie. Mais, après moi, ce sera votre tour; et pour empêcher qu'un état de choses aussi menaçant se prolonge, il faut prendre une mesure indispensable aujourd'hui : il faut mettre Madrid en état de siège. » C'est, on le voit, le vieux moyen classique; il eût dû seulement, pour compléter l'effet, s'être fait donner quelques coups de poignard dans son manteau, dont il eût pu montrer les trous à Lopez et à ses collègues. Mais il paraissait être sûr que cela était surabondant; et en effet, on marchanda sur les termes, mais on lui accorda sans hésiter que le gouverneur de Madrid, le général Mazaredo, réunissant à ses attributions militaires tous les pouvoirs civils. La distinction de cette situation, de cette concentration, avec l'état de siège nous échappe. Ce qui n'est pas le moins affligeant dans tout ceci, c'est que le seul ministère dans lequel l'Espagne eût, depuis longtemps, cru pouvoir placer quelque confiance, n'a pas tardé à cesser de justifier, et que ce malheureux pays semble de nouveau livré aux plus mauvaises chances de l'instabilité. — L'Angleterre paraît vouloir recourir aux mesures exceptionnelles pour le pays de Galles. L'application de la loi martiale à ces contrées, où Ribeca et ses filles règnent par la destruction et l'effroi, passe pour résolue. Cette détermination et cet état de choses sont graves. Si le constable arrive en Angleterre à perdre son autorité, si son bâton blanc se voit destitué de sa vertu et de sa puissance, s'il faut, pour le gouvernement, recourir à l'armée de terre et l'élever au contingent qu'exigeront un pareil changement et les éventualités de l'Irlande, c'est une surcharge énorme, une dépense extraordinaire qui nécessitera de nouveaux impôts pour le vote, si on propose de l'assoir sur la propriété, ou la perception, si on veut encore en surcharger les objets de consommation, peut amener une crise profonde. — Dans le Bolonais l'agitation continue. On annonce l'arrivée à Paris de deux des premiers instigateurs de ce mouvement. Il paraît que les combattants ne sont pas déterminés à quitter cette retraite. La cour de Rome presse l'instruction de l'affaire des trente-cinq prisonniers détenus au fort de Saint-Louis; mais l'Autriche, qui ne paraît pas croire qu'un exemple judiciaire puisse suffire pour faire cesser le soulèvement, a renforcé sa garnison de Ferrare, et se montre prête à donner un secours armé. On comprend les complications qu'une pareille démarche amènerait nécessairement; aussi notre ambassadeur, M. de La Tour-Maubourg, a-t-il repris précipitamment la route de la capitale du saint-siège.

On avait très beaucoup de conjectures de la rencontre annoncée de l'empereur de Russie et de M. le duc de Bordeaux à Berlin. Ce prince n'est arrivé dans la capitale de Prusse qu'après le départ du czar. — Un autre président au trône de France, le soi-disant Charles de Bourbon, duc de Normandie, arrêté pour dette à Londres, a profité d'un secours de 51,500 fr. à lui accordé par la cour des débiteurs insolvables, à l'effet de subvenir aux premiers frais de procédure, et a déposé au greffe sa requête pour obtenir le bénéfice de cession de biens. Voici la traduction littérale des trois principaux articles de sa requête, contenant l'actif qu'il abandonne à ses créanciers comme libération d'un passif de 125,000 fr. : « 1° tous mes droits et intérêts dans le château de Saint-Cloud et dans le château de Rambouillet, situés près de Paris, royaumes de France; ensemble les divers domaines qui ont été achetés par feu mon père, Marie-Antoinette, reine de France, à titre de propriété privée; 2° tous mes droits en répétition contre le gouvernement anglais pour obtenir le remboursement de la valeur de certains vaisseaux de guerre déposés en 1794, par les autorités de Toulon, entre les mains de l'amiral Hood, comme butin-comme, au profit de Louis XVII, duc de France; 3° enfin tous mes droits et intérêts au trône de France, comme fils légitime et héritier de Louis XVI, décedé roi de France. » On a déjà légal à été intimé aux créanciers pour déclarer s'ils refusaient ces propositions, et s'ils s'opposent à la cession de biens. On voit que si le bottier et le tailleur du prince ne sont pas assez mal conseillés pour refuser une semblable proposition, ils peuvent, un de ces beaux matins, devenir roi de la France, qui n'aura rien à dire si la cession est en règle, si l'acte a été dûment enregistré. — Un autre prince vient également de céder sa seigneurie. Le prince de Pucker-Muskau, qui a publié, il y a quelques années, des *Mémoires des Voyages* et un livre intitulé *De tout un peu*, tous traduits en français, et d'un esprit fort peu allemand, vient de vendre à l'intendant-général de la musique du roi de Prusse, moyennant 2 millions de thalers (environ 7 millions et demi de francs), la seigneurie de Muskau, située dans le cercle de Rottenbourg, contenant sept villages et une population d'environ 1,800 âmes. Le prince se prépare à s'aller installer en Italie, où il veut passer le reste de ses jours. Nous apprendrons aux nombreux lecteurs de ses annuaires, ouvrages que l'édition a épuisée il y a cinquante-huit ans.

Des désastres affreux et malheureusement plus authentiques que celui de la ville de Bahia, dont nous donnons aujourd'hui une vue pour bien constater qu'il n'y a rien de changé en elle, des inondations épouvantables ont porté la ruine et la mort dans des riches contrées des départements de l'Aude, de l'Hérault et des Pyrénées-Orientales. Des vignobles entiers, des champs d'oliviers, des fermes, des habitations, des

troupeaux nombreux, des routes, des ponts, des voitures publiques, ont été emportés et détruits. Des cimetières ont été labourés et retournés par les eaux; les tombeaux ont été ouverts, les ossements dispersés. Le nombre des victimes a été considérable; car dans un seul village, à la Cesse, quinze personnes ont péri et quinze maisons ont été renversées. Les moindres ruisseaux étaient devenus des torrents et roulaient des cadavres. Dans le nombre, on a remarqué celui d'une jeune femme serrée encore entre ses bras le corps inanimé de son enfant, étouffé sans doute dans une drême convulsive. De Cuxac à Coursan, la rivière s'est frayé un passage sur les deux bords par cinq brèches énormes et a changé en un lac immense la plaine de Coursan. Du haut du pont de ce village on voyait passer au milieu des flots des meubles, des charrettes, des bestiaux, et, chose épouvantable! des hommes, des femmes, des enfants, entraînés sans espoir vers la mer. Il est rare qu'au récit de ces terribles catastrophes on ne puisse ajouter celui de quelque noble dévouement, qui soulage un peu le cœur de l'aspect de tant de misères. A l'Érycie, ce sont des gendarmes qui exposent courageusement leur vie, au milieu de la nuit, pour sauver celle des habitants. A Cuxac, c'est un digne curé qui, debout sur la digue, aux endroits les plus menacés, les plus périlleux, a en la jambe cassée en donnant à ses paroissiens l'exemple du travail et du courage. Cette inondation, de beaucoup plus violente que celle de 1772, la seule dont ces populations eussent conservé un souvenir d'effroi, a également étendu ses désastres dans la Catalogne. A Gironne, qui a été principalement maltraitée, cinquante-sept maisons ont été détruites, et deux cent cinquante cadavres ont été ensevelis sous les débris. Notre port le plus voisin, Port-Vendres, a également beaucoup souffert. Tout ce qui se trouvait sur les quais de l'ancien port a été entraîné dans la mer, et le nouveau bassin a été comblé par les ruines des murs renversés. Un beau trois-mâts américain s'est brisé contre le rocher sous le fanal; l'équipage a été sauvé. — Même sort est advenu dans la mer Rouge au bâtiment à vapeur anglais qui apportait de l'Inde la malle attendue au commencement de septembre. Aucun des passagers n'a péri. On attend d'autant plus impatiemment la malle d'octobre.

Les habitants de Mézières viennent de célébrer, suivant l'usage, l'anniversaire de la levée du siège de cette ville, soutenu par le chevalier Bayard. Cette cérémonie a toujours quelque chose de touchant. Une petite ville conserve, après trois siècles, le souvenir d'un héros de la vieille France, d'une des plus nobles figures de notre histoire. Lors de notre invasion, ce souvenir, qu'elle se montra digne de perpétuer, lui traça sa conduite, et dans ce temps, attristé par de coupables faiblesses et de lâches trahisons, Mézières fit héroïquement son devoir, sans faste, avec simplicité. Une armée nombreuse entourait ses murs; il ne vint à l'idée de personne que Mézières pût se rendre sans résister jusqu'au bout; la garde nationale, aidée de quelques braves domaniers, était nuit et jour sur les remparts. Les bombes pleuvaient dans les rues étroites de cette cité; les habitants de Saint-Julien voyaient leurs maisons brûler par ordre du gouverneur, et personne ne songeait à capituler. Cette belle résistance donna droit aux habitants de Mézières de fêter chaque année, religieusement et avec un noble orgueil, le chevalier Bayard.

La société Cuvierienne, société zoologique et purement scientifique, compte plusieurs membres dans l'Italie autrichienne. Le gouvernement de Vienne, alarmé de voir des sociétés parisiennes étendre leurs ramifications jusque dans les États soumis à sa domination, fit prendre des renseignements par voie diplomatique. On s'adressa à notre ministre des affaires étrangères, et celui-ci fit passer les informations au ministre de l'intérieur, qui aussitôt envoya au siège de la société prendre copie de ses statuts et de son programme. Sans doute ces documents tout scientifiques transmis à Vienne auraient rassuré le gouvernement autrichien, et il l'aurait laissé à ses sujets la liberté de faire partie d'une société zoologique de Paris. — Le ministre de l'intérieur, non pas par frayeur politique, mais par curiosité statistique, fait faire en ce moment des recherches analogues et complètes pour connaître le nombre des sociétés scientifiques et autres qui existent à Paris. Il y a déjà constaté l'existence de cent quarante-neuf; et il lui reste à classer un certain nombre d'autres sociétés qui, par leur nature, se placent entre les sociétés proprement dites et les réunions ou associations industrielles ou commerciales dont le but n'est pas précis, et que ne se rassemblent pas à des époques fixes. — Un congrès agricole s'est réuni à Vannes. Il a émis, dans l'intérêt de l'agriculture, quelques vœux plus pratiques et ayant plus de chances de se voir accueillir que les vœux de l'union vinicole. Toutefois, comme le congrès scientifique d'Angers, il a demandé que l'agriculture constituât à elle seule un département ministériel. Sans doute il faut que les affaires et les intérêts de l'agriculture soient dirigés par des hommes qui en comprennent l'importance et qui sentent combien il y a à faire pour réparer le mal qu'a produit le peu de sollicitude qu'on y a apporté jusqu'ici. Mais qu'attend-on de bon de ces subdivisions ministérielles? Depuis 1830 on a distrait du ministère de l'intérieur quelques bureaux dont on a fait un ministère du commerce et de l'agriculture; puis quelques autres qui ont constitué un ministère des travaux publics; on voudrait aujourd'hui que le commerce formât un département, que l'agriculture en composât un autre. Nous voyons bien comment tous ces fractionnements surchargent le budget, multiplient la correspondance des préfets, et retardent par conséquent l'expédition des affaires; ce que nous concevons moins, ce sont les bons résultats qu'ils pourraient produire et que s'en promettent ceux qui en proposent de nouveaux. — L'Académie des Beaux-Arts, le 30 septembre, a proclamé les prix pour le concours de peinture. Le premier grand-prix a été décerné à M. Dancery, de Paris, âgé de vingt ans, élève de M. Delacroix; le premier second grand-prix à M. Benouville, de Paris, âgé de vingt-deux ans et demi, élève de M. Picot; et le deuxième second grand-prix à M. Gamblard, de Secaux, âgé de vingt-quatre ans, élève de M. Sigol.

Nous avons dit un mot la semaine dernière des médailles frappées à l'occasion de la loi sur les chemins de fer et des travaux de l'Ecole Normale. Nous dirons aujourd'hui que leur auteur, M. Boyy, vient d'être nommé membre de la Lé-



(Médaille de l'Ecole Normale, par M. Boyy.)

gion d'honneur, distinction à laquelle tous les artistes aspireraient. Nous avons déjà donné la gravure du premier de ces beaux ouvrages (t. I, p. 159); nous avons également fait graver le second, et nous pouvons le mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs. — Par suite de souscriptions et des derniers votes les conseils-généraux, les statuts de plusieurs communes illustres vont s'élever sur la place principale de la ville qui a vu naître chacun d'eux : à Miranmont (Lot-et-Garonne) sera élevée la statue de M. de Martignac, comte au ciseau de M. Foyatier; à Aurillac, celle de Gerbert, archevêque de Reims, devenu pape sous le nom de Sylvestre II; à Montdidier (Somme), celle de l'architecte, propagateur zélé de la culture de la pomme de terre; à Avignon va être inaugurée celle du Persan auquel le département de Vaucluse a dû l'introduction de la garance et sa richesse; celle-ci, dont on fait particulièrement l'éloge, est l'œuvre de M. Brian aîné, qui vient de terminer également le modèle de la statue de Descartes pour la ville de La Haie (Indre-et-Loire), où l'immortel philosophe est né, et qui a pris son nom. La ville de Tours réclamait ce monument; mais cette jolie cité n'y avait aucun droit, et d'ailleurs elle est peu conservatrice, car elle a laissé démolir et enfouir, depuis longtemps, dans un caveau, un monument qu'elle avait élevé, au commencement de ce siècle, à une de ses illustrations, pour, disait l'inscription, porter son souvenir à la postérité la plus reculée. La ville de La Haie-Descartes fait donc sagement de ne rien lui donner à garder.

La ville de Paris entreprend un assez grand nombre de travaux d'art et de voirie, et va prochainement se mettre à l'œuvre pour plusieurs autres. — On est sur le point de démolir l'ancienne habitation qui servait d'annexe à la prison Montagu, et d'en construire une nouvelle sur l'emplacement de la prison Montagu. A cet effet, on doit élargir la place Saint-Etienne et y ajouter la rue des Grès. Cet édifice coûtera deux millions. L'Etat abandonne à la ville le terrain nécessaire, et celle-ci se charge d'acquiescer un emplacement sur la place du Panthéon pour y faire construire, parallèlement à l'Ecole de Droit, la mairie du douzième arrondissement. — Les immenses terrains qui sont à l'entour des Petits-Pères, et qui font partie du domaine de l'Etat, vont être vendus. On se propose de percer et de construire sur ces terrains une rue qui continuera la partie du passage des Petits-Pères dominant rue Neuve-des-Petits-Champs, et qui ira aboutir à la place de la Bourse. La rue Saint-Pierre-Montmartre sera élargie et continuée jusqu'à la rue Vivienne, en face de la rue de l'Arche-veuve. Le passage Vivienne viendra déboucher sur ces nouvelles rues. La mairie du troisième arrondissement sera transférée place des Victoires, dans l'ancien hôtel Tournay. — On termine la sculpture des deux colonnes de la barrière du Trône, demeurées si longtemps inachevées. Au sommet de ces deux colonnes on a construit deux statues qui sont couronnées des statues du Commerce et de l'Agriculture. — On vient de commencer dans les grandes contre-allées de l'avenue principale des Champs-Élysées, et au milieu de ces voies, l'établissement de trottoirs en asphalte qui régneront depuis la barrière de l'Etoile jusqu'à la Place de la Concorde. — On, cette place, qui a successivement porté les noms de Place Louis XV, Place de la Révolte, Place de la Concorde, Place de la Révolution, Place Louis XVI, vient de voir placer à ses angles des plaques de la couleur azur, à lettres blanches, qui lui donnent définitivement ce nom de Place de la Concorde. Ce n'est sans doute pas pour l'harmonie monumentale qui y règne; car jamais emplacement n'a été le théâtre d'une plus folle et discordante architecture que cette place avec son Garde-Meuble et ses fossés Louis XV, ses lampes romaines, son obélisque égyptien, ayant pour terminus l'horizon, au nord et au sud, des monuments grecs, la Madeleine, la Chambre des Députés; à l'ouest, un arc romain, et à l'est un monument de la Renaissance, le pavillon de Philibert Delorme. Mais enfin, on a eu beau faire, l'ensemble est si vaste, et plus d'une des parties est si belle, que la Place de la Concorde pourra toujours être montrée avec orgueil aux étrangers. — La restauration de Saint-Germain-l'Auxerrois tire à sa fin. On vient de poser quatorze statues dans les niches du portail et du porche intérieur. Les chapelles de l'église du chœur, un nombre de

cing, seront bientôt ouvertes; on vient d'ouvrir celles de Saint-Germain et des Morts. Nous reviendrons sur l'ensemble de ce travail. — On répare en ce moment la flèche de Saint-Germain-des-Près, dont la charpente était vermoulue. C'est toujours en tremblant qu'on voit les ouvriers se mettre à cette malheureuse église. Sous la Restauration, des craintes



(Messager parisien.)

d'écrœlement ou bien plutôt le vandalisme d'un architecte l'a fait mutiler en lui enlevant deux de ses tours. En 1858, le comité historique des arts et monuments déclara, dans un rapport: « qu'on cachait sous le stuc deux chapelles de Saint-Germain-des-Près, en attendant qu'on eût assez d'argent pour habiller ainsi l'église entière. » Que va-t-on faire

maintenant? Du reste, les antiquaires ont l'œil à ce travail.

Paris va voir s'opérer une révolution au coin de ses rues. Ces emplacements étaient occupés de temps immémorial par des commissionnaires, pour la plupart originaires de Savoie, auxquels la préfecture de police accordait des médailles. Une société vient de s'organiser pour les remplacer par des messagers offrant au public la garantie de l'administration qui les enrégimente. Déjà le service est organisé depuis le 1<sup>er</sup> de ce mois dans le deuxième arrondissement, et l'on voit circuler ces nouveaux commissionnaires, revêtus d'un uniforme se composant d'une veste et d'un pantalon couleur *fumée de Londres*, avec passe-pois rouges, et d'une casquette ayant sur le devant un numéro d'ordre. Leurs brancards portent cette inscription: *Messagers parisiens*. Ils stationnent, comme leurs rivaux, aux coins des rues, aux portes des marchands de vins

et sous les portes cochères: on les trouvera bientôt dans des bureaux désignés et rapprochés. Leur tarif est fixe et modéré.

La chronique criminelle et judiciaire est aussi pauvre cette semaine que la précédente. Les journaux spéciaux ne nous ont entretenus que des révélations d'un délinquant qui a mis la justice à même d'arrêter une bande de criminels, ses complices, qui s'étaient, depuis plusieurs années, rendus coupables avec lui de meurtres commis à Paris, dont les auteurs étaient demeurés inconnus. Cet homme, nous apprend-on, a fait des aveux par affection pour sa mère, qui les a exigés de lui. Il y a quinze jours, on nous citait un domestique qui, ayant disparu depuis six mois de chez son maître, négociant de la rue du Sentier, avec une somme de 5000 francs qu'il lui avait soustraite, était venu lui-même remettre l'argent dérobé et se dénoncer au commissaire de police, déclarant que depuis sa



(Vue de Bahia.)

mauvaise action le sommeil l'avait fui et la vie lui était devenue insupportable. Pauvre nature humaine! inexplicable mélange! — Pendant que ceux-ci entraient en prison, un forçat trouvait moyen de sortir du bagne de Rochefort. Un monsieur et une dame, paraissant de bonne condition, avaient été admis à visiter l'arsenal. Ils ont été de nouveau, le lendemain, autorisés à y entrer; mais cette fois ils n'en sont pas sortis seuls: une troisième personne les accompagnait, en habit de ville, avec des lunettes et une décoration. Les gardiens conviennent bien aujourd'hui que la décoration ne leur inspirait pas grande confiance, mais les lunettes les auront complètement rassurés. Quoi qu'il en soit, c'était le forçat, qui est monté en chaise de poste avec ses libérateurs et qu'on n'a pas encore repris, que

nous sachions. — La poste a également été prise par des antiquaires d'une nouvelle espèce, qui se sont rendus de divers côtés au glandier pour y assister à la vente des meubles et effets ayant appartenu à madame Lafarge. Sa robe de nocces a, dit-on, été adjugée moyennant 800 francs, et une jeune Anglaise, encore à marier, a payé 50 francs le verre dans lequel l'héroïne de ces lieux donnait à boire à son mari.

La mort, par qui tout doit finir, même l'histoire de la semaine, a enlevé madame Sirey, nièce de Mirabeau, femme du jurisconsulte, et mère de M. Aimé Sirey, dont l'illustration a raconté la fin tragique à Bruxelles, et madame Guadet, veuve du conventionnel girondin, décédée à Saint-Emilion dans un âge très-avancé.

#### Simulacre d'un Combat Naval dans la Rade de Brest.



(Simulacre d'un combat naval dans la rade de Brest, en présence du duc et de la duchesse de Nemours, le 30 août 1845.)

La nature a créé à Brest une admirable position maritime, l'art en a fait un des premiers ports de la terre. Les anciens habitants de l'Armorique, Kimris ou Celtes, appelaient ce lieu

*Occisor*: les Romains lui donnèrent le nom de *Breitis-Portus*. Ce n'était alors qu'une pauvre bourgade de pêcheurs. Les ducs de Bretagne y construisirent un château-fort au neu-

vième siècle, et dès lors elle prit de l'importance. Le cardinal de Richelieu comprit toute la valeur militaire de ce point avancé et s'efforça d'y élever des magasins, des fortifica-

tions et d'y faire creuser un port. Louis XIV termina, en les développant encore, tous les plans de Richelieu. Depuis, de nombreux travaux sont venus s'ajouter aux travaux précédents, et ont fait de Brest la métropole de la marine française.

La magnifique rade de Brest a quinze lieues carrées; elle offre d'excellents mouillages et pourrait contenir tous les navires de guerre du globe; des collines granitiques l'entourent et l'abritent complètement; son entrée, nommée le Goulet, n'a que 1,650 mètres de largeur; le port est formé par une baie qui s'enfonce entre deux collines et qui a près de 1 kilomètre de longueur sur une largeur moyenne de 60 mètres. C'est autour de ce port qu'ont été creusés les bassins, les cales de construction et de radoub, et que sont situés les magasins de la marine, l'arsenal et enfin la ville. De formidables batteries défendent la rade, le port et la ville.

Le 29 août, à quatre heures de l'après-midi, le duc et la duchesse de Nemours arrivèrent à Brest. Depuis leur entrée en Bretagne ils avaient été escortés, de ville en ville et de village en village, par un grand nombre d'habitants, dans leurs costumes nationaux si caractéristiques, si bizarres, les uns à pied, d'autres montés sur les petits chevaux vifs et ardents du pays.

Le 30, à dix heures du matin, le duc de Nemours s'embarqua sur le bateau à vapeur le *Fulton* et sortit du port. Les batteries de terre saluèrent le prince, tous les navires de la rade se pavoyaient aussitôt; les vergues et les haubans se chargèrent de matelots; le *Fulton* passa au milieu d'eux, recevant les saluts de l'artillerie, les vœux des équipages, et se dirigea vers le Goulet. Après une bordée de plusieurs heures en dehors de la rade, vers l'île d'Ouessant, le *Fulton* rentra et le prince monta sur le *Suffren*, où la duchesse de Nemours venait d'arriver. Le contre-amiral Casy avait son pavillon à bord de ce vaisseau; son escadre était composée du *Friedland*, vaisseau à trois ponts; du *Scipion*, de 80; du brick de guerre le *Voltaire* et de plusieurs bateaux à vapeur; il y avait de plus, en rade, le vaisseau-école et plusieurs corvettes destinées à l'instruction des élèves de marine et des mousses.

Peu après l'arrivée du prince, à un signal fait à bord du *Suffren*, les embarcations des trois vaisseaux de ligne se détachèrent et se dirigèrent sur le brick le *Voltaire*, à l'ancre sur un autre point de la rade. Ces onze chaloupes se divisèrent en deux flottilles; l'une d'elles, conduite par la grande chaloupe du *Friedland*, armée d'une canonnière et montée par quarante-cinq hommes, se porta sur l'arrière du brick pour éviter le feu de sa batterie; l'autre flottille, guidée par la chaloupe du *Scipion*, s'avance vers l'avant du *Voltaire*. A l'approche de ces embarcations, le brick fait braille-bas de combat, hisse ses filets d'abordage et ouvre le feu avec ses pièces de l'avant et de l'arrière. Les chaloupes approchent toujours et répondent au feu du brick. A une portée de fusil, le feu de la mousqueterie se mêle à celui du canon; les gabiers des bunes lancent du brick des grenades sur les assaillants; le combat redouble de vivacité, la fumée cache le *Voltaire* aux autres navires de la rade. On devait aller jusqu'à l'abordage, mais l'animation des hommes, qui commençaient à prendre ce jeu au sérieux, fit jurer prudemment de s'abstenir du combat corps à corps; les chaloupes reçurent l'ordre de virer de bord et de regagner leurs vaisseaux.

Après quelques instants de repos, la fumée s'étant dissipée et les chaloupes ayant rejoint leurs navires respectifs, l'équipage du *Suffren* exécuta rapidement le braille-bas de combat. Ce mouvement terminé, tous les officiers et marins étant à leur poste, dans les batteries et dans les lunes, le porte-voix du commandant fit entendre l'ordre du combat; le sifflet aigu du maître d'équipage répéta le signal, et les batteries de tribord et de babord commencèrent leur feu. Après plusieurs décharges, la cloche se fit entendre et l'équipage se prépara à repousser l'abordage d'un vaisseau ennemi; les marins s'élancèrent dans les haubans, sur les bastingages, sur la dunette, et exécutèrent un feu nourri de mousqueterie; la corvette des élèves de deuxième année passait alors sous toutes voiles à portée de pistolet du *Suffren*.

Après ces divers exercices, à trois heures de l'après-midi, le duc et la duchesse de Nemours débarquèrent, visitèrent le château et sa salle d'armes si riche et si belle; ils se rendirent ensuite au cours d'Yvet, où ils eurent la vue d'une route entre les chaloupes des navires de guerre. La beauté du temps, le calme de la mer ajoutèrent encore à l'intérêt qu'offrait cette scène.

Le 31, le duc de Nemours visita le port et les établissements de la marine; il examina le *Calmy*, vaisseau à trois ponts en construction. Le soir, un bal de 5,000 personnes eut lieu dans une salle immense. Les villages voisins y avaient envoyé des danseurs et des danseuses en costumes du pays, avec leurs bannières et leurs musiciens; cette variété d'habillements et l'exécution de danses nationales donnèrent à cette réunion une physionomie particulière.

Le 1<sup>er</sup> septembre, après la visite des fortifications et la revue des troupes, le prince assista, du cours d'Yvet, à un simulacre de débarquement; le soir, il eut, au même lieu, le spectacle curieux d'un combat naval de nuit. Cette scène termina la série de ses exercices militaires, qui ont donné à tous les spectateurs une haute idée de ce qui pourrait faire notre marine en cas de guerre.

## Théâtres



(Théâtre de la Gaîté — *Pamela* Giraud, 4<sup>e</sup> acte. — Le général Verby, Saint-Mar; Dupré, Joseph; Rousseau, Edouard; Binet, Francisque; Pamela, madame Saint-Albin; madame Rousseau, madame Stéphanie; madame du Brocard, Mélanie.)

*L'École des Princes*, comédie en cinq actes, et en vers de M. LOUIS LEFÈVRE (SECOND-THÉÂTRE-FRANÇAIS). — *Pamela Giraud*, drame de M. de BALZAC (THÉÂTRE DE LA GAÎTÉ). — *Les Babéniens de Paris* (THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE).

Le Second-Théâtre-Français, fermé pendant trois mois, a rouvert ses portes jeudi dernier; M. Ponsard et *Lucrèce* ont eues

l'honneur de cette première journée; rien de mieux; cette politesse leur était bien due; sans M. Ponsard, en effet, et sans *Lucrèce*, le Second-Théâtre-Français serait-il encore aujourd'hui le Second-Théâtre-Français? L'éclat de leur succès a fixé sa destinée chancelante, et appelé sur lui la main de la subvention. Sans doute, l'œuvre a les mêmes beautés de style que par le passé, mais les acteurs sont moins heureux et moins habiles. Il est fâcheux que M. Lireux, le directeur, n'ait pas gardé



(Théâtre de l'Ambigu-Comique — *les Babéniens de Paris*, 1<sup>er</sup> acte. — Gréveneur, Matis; Louise, madame Deslandes.)

Bouage, Bouchet et madame Halley, qui avaient fortifié de tout leur talent le premier succès de la tragédie de M. Ponsard; mademoiselle Maxime, M. Billande et M. Godat les remplacent, mais ne les font point oublier; il ne reste de l'ancienne distribution que madame Dorval; encore a-t-elle

abandonné le rôle de *Lucrèce* pour celui de *Tulhie*, où elle réussit moins. *Lucrèce* est donc un peu compromise par ces changements et ces désertions; on s'attend à d'ailleurs les succès éternels?

Le Second-Théâtre-Français ne semble pas vouloir écono-



miser la marchandise; dès le lendemain, il mettait au monde une comédie en cinq actes et en vers.

L'idée de cet ouvrage est honnête et philosophique, mais d'une honnêteté qui frise l'ennui, et d'une philosophie par trop banale; voici le sujet en quelques mots.

Un misanthrope, du nom de Feldmann, s'est retiré du monde, qu'il hait de toute son âme; sa philosophie méconnaît et grondeuse a choisi, comme dit l'Alceste de Molière :

Un endroit écarté,  
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

La Feldmann nourrit dans la solitude sa rancune contre le genre humain. Mais il n'est pas si fort enfoncé dans le désert qu'un prince d'Oldenbourg, qui chassait à travers bois, ne tombe chez lui. Le philosophe et le prince se mettent à causer ensemble; le prince traite gaîment le philosophe, et le philosophe gronde le prince et le pèche : « Qu'est-ce que vous, altesse? Vous opprimez votre peuple, et vous êtes la dupe des intrigants et des pervers! — Allons donc! s'écrie le prince. — Sur mon âme, c'est la vérité, réplique le philosophe. — Eh bien! philosophie mon ami, venez avec moi; vous me donnerez des leçons, vous me corrigerez, et nous ferons, de compagnie, le bonheur de mes honorables sujets. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : voilà Feldmann à la cour du duc d'Oldenbourg. Qu'y trouve-t-il? De méchants ministres qui sucent le malleur de l'impit et s'en engraisissent, une comtesse ambitieuse qui veut s'emparer de l'esprit du prince et mener les affaires à sa fantaisie. Ce n'est pas tout; le prince a une passion dans le cœur, et convoite la fille de son premier ministre; la belle résiste, et en aime un autre; ce dédain jette le ministre dans des emportements et des abus de pouvoir qui vont jusqu'à faire arrêter le père de cette beauté récalcitrante. Précisément Budaer est le seul honnête homme du ministère; c'est avoir la main malheureuse.

Vous voyez d'ici la tâche de Feldmann : il combat l'intrigue, il fait face à l'ambition de la comtesse, il protège la jeune fille et son honnête homme de père contre l'amour et la rancune du prince, et mène son altesse le mieux qu'il peut. Après un semblant de résistance, le philosophe triomphe, le prince reconnaît ses torts, chasse les intrigants, congédie la comtesse, réhabilite le vertueux ministre, et marie la fille persécutée à l'ami tant préféré. L'excellent prince! et que le philosophe est heureux d'avoir rencontré, pour achever son école, un si digne élève!

Le grand malheur de M. Louis Lefèvre est d'avoir fait une déclamation plutôt qu'une comédie; personne n'agit, dans cette thèse à l'usage des princes et des courtisans, et vraiment, Feldmann trouve, dans ses adversaires, si peu de présence d'esprit et de savoir-faire, qu'il n'y a pas grand mérite de sa part, à être le plus fort contre eux, et à les vaincre.

Le style ne manque pas d'énergie, mais il est souvent incorrect et rude, et ne sert, la plupart du temps, qu'à faire des enveloppes de rimons pour quelques gros lins communs. — Les succès de cet ouvrage, très-lent à venir et très-froid.

Pamela Giraud, à l'exemple de la fille du premier ministre du duc d'Oldenbourg, a grand besoin d'être protégée. Heureusement, elle trouve aussi un protecteur; celui-ci est, comme Feldmann, quelque peu philosophe, mais particulièrement avocé. Voici à quelle occasion il vient en aide à Pamela Giraud.

Pamela est aimée par le fils d'un très-riche banquier nommé Rousseau; non-seulement le jeune Ernest Rousseau est amoureux, mais il conspire. Etre carbonaro et éprouver du mademoiselle Pamela Giraud, c'est bien de l'occupation à la fois.

S'il est au mieux avec Pamela, le jeune homme est fort mal avec la police; les gendarmes et le commissaire sont à sa piste; il presse Pamela de s'enfuir avec lui; mais Pamela, de la vertu; aimer honnêtement, soit; mais une fuite, jamais. Tandis qu'elle délibère ainsi et hésite entre l'amour et le devoir, le gendarme met la main sur Ernest Rousseau. Voilà Pamela au désespoir. Si elle avait consenti à fuir, les sbires seraient arrivés trop tard, et Rousseau serait libre. Ce sont ses scrupules qui l'ont perdu.

Remarque qu'il s'agit de la Cour d'assises et d'une accusation capitale : conspiration contre le prince et la sûreté de l'Etat!

La famille de Rousseau est au désespoir et fait venir un avocat; il faut sauver tout le jeune homme à tout prix! Mais comment le sauver-t-on? Il n'y a qu'un moyen, dit l'avocat; que Pamela Giraud atteste que cette nuit où on l'accuse d'avoir conspiré, Ernest l'a passée tout entière près d'elle. De là un abîme, et de là la salut d'Ernest.

— Je ne dirai pas cela, s'écrie Pamela Giraud, car je mentirais, et puis je serais déshonorée. »

On offre de l'or, elle refuse.

On lui dépeint Ernest, qu'elle aime, condamné et monté sur l'échafaud; et Roussin consent enfin, sacrifiant ainsi sa réputation au salut d'Ernest. Dans un moment d'entraînement, la famille Rousseau lui promet de payer tant de dévouement, en lui donnant Ernest pour mari.

Le procès commence; Pamela fait la déposition convenue, et Ernest est acquitté. Mais le danger passé, la famille Rousseau devient ingrate. « Donner notre fils à cette petite fille, allons donc! A cette nouvelle, la pauvre Pamela pâlit, rougit, pousse un cri et s'évanouit.

C'est ici que la protection de l'avocat est nécessaire et devient efficace; il se met sur la piste de ces Rousseau, les attaque, il les pourchasse, il les effraie par toutes sortes de ruses, de pièges et de menaces, et les oblige enfin à tenir leur promesse et à faire le bonheur de Pamela.

Il y a des traits piquants et de l'observation dans ce drame, et l'on s'aperçoit que l'esprit de M. de Balzac n'a pas impunément passé par là; mais l'action en est un peu vague et confuse.

Parlez-moi des *Bohémiens de Paris*; quel drame singulier et curieux! des calabrets, des cavernes, des voleurs, des as-

sassins, des noyés, des forgats; voilà de quoi vous donner des hauts de cœur et des crises de nerfs! On se lèterait de s'en-fuir de ce monde repoussant, si, chemin faisant, la vertu persécutée, puis récompensée, ne vous faisait prendre le crime en patience.

Montorgueil est le chef de toute cette Bohème; c'est lui qui commande à ces bandits d'estaminet et de bague; ce Montorgueil est d'ailleurs un homme de très-bonne compagnie et très-rassuré sur la mode; il a les botes vermes, gants glacés et comme à l'usage d'un homme de bien, regardant derrière soi, vous trouvez un infâme scélérat.

Tous les crimes de Montorgueil ont pour but de s'emparer d'un gros héritage, ou tout au moins d'une bonne part de cet héritage. Pour arriver à ce but, Montorgueil persécute une pauvre jeune fille, trompe un honnête vieillard, entraîne un jeune homme à faire un faux contrat de mariage. — Que vous dirai-je? Montorgueil ne recule de rien, aucune entreprise et aucune mauvaise action. Rencontre-t-il un homme vertueux qui lui fasse obstacle, il l'attrape dans un bouge infâme et le précipite dans une trappe souterraine; après quoi il lui démolit la maison. Il n'a peur de rien, il n'est arrêté par rien. Partout il a des espions, des complices, des exécuteurs de ses hautes œuvres; ce sont les Bohémiens de Paris, tout ce que le désœuvrement, la débauche et la rapine enfante de consciences peu scrupuleuses et de mines équivoques. Montorgueil traîne le spectateur à la suite de cette gent effrontée, dans tous les lieux suspects et mystérieux qui leur servent d'abri, au cabaret, dans les jeux de billard souterrains, sous les arcades des pous et dans les carnières Montmartre. C'est là précisément, à Montmartre, au fond de ces carnières, que Montorgueil est sur le point d'accomplir un de ses plus grands crimes; il arme le père contre la fille, contre cette malheureuse fille dont Montorgueil a besoin de se débarrasser à tout prix; mais, au moment de frapper, le pauvre homme, poussé au crime par Montorgueil, reconnaît son enfant dans la victime qu'il était près d'immoler.

Ici commence la ruine de Montorgueil, qui finira par le châtiment que le dieu du mélodrame tient toujours suspendu sur la tête du coupable. D'abord, c'est le père qui l'attaque le premier, puis la fille, puis les victimes que le scélérat croyait avoir ensevelies sous les maisons en démolition, et qui sortent saines et sauvées des décombres. Montorgueil a beau faire, il a beau opposer à tous les événements un front audacieux, son heure est arrivée, et le gendarme n'est pas loin, ou plutôt le voiturier qui prend mon gredin au collet avec toute son armée de Bohémiens. Que voulez-vous de plus? La morale n'est-elle pas satisfaite?

On découvre que Montorgueil ne s'appelle pas Montorgueil, mais je ne sais plus comment, Jacques Ferrand, peut-être, et qu'il a commis une quantité de crimes dont le catalogue ne finirait pas.

Enfin on le tient, et Dieu soit loué!

Les décors sont curieux et pittoresques. La scélératesse de Montorgueil aurait seule suffi au succès; que sera-ce donc avec la carrière Montmartre et le pont des Arts, peints par MM. Séchun, Diétré et Canbou?

## De Paris à Spa.

1<sup>er</sup> octobre 1815.

Mon cher Directeur,

Il y a deux ans, jour pour jour, je cherchais à Anvers une voiture qui pût me conduire à Rotterdam, car le bateau à vapeur venait d'y emporter mon bagage, sans ma permission, lorsque, tout à coup, au détour d'une rue, je heurtai violemment un gros homme marchant d'un pas rapide, et si préoccupé qu'il ne m'avait pas aperçu. Le choc fut terrible. Nous chancelâmes d'abord tous les deux; puis, après avoir oscillé plusieurs fois sur nos talons, nous parvîmes à reprendre notre équilibre. Nous nous regardâmes alors; mais un cri de joie et de surprise s'échappa au même instant de la bouche de mon adversaire, qui était un des plus gros feuilletonistes de Paris (je ne parle ici que de la complaisance).

— Vous à Anvers, mon cher! s'écria-t-il en s'adressant à mon compagnon de voyage.

— Heureux de vous y rencontrer, répliqua celui-ci, avec une politesse calme et distinguée. Mais que vous est-il arrivé? ajouta-t-il aussitôt d'un ton plus amical, des qu'il eut jeté un regard sur son confrère.

En effet, ce feuilleton parisien, que je ne nommerai pas, avait, au moment de notre rencontre, une physionomie si extraordinaire, qu'il était impossible de la contempler sans trouble et sans émotion. Une sueur abondante couvrait son front et ses joues, un tremblement convulsif agitaït ses bras et ses jambes, et ses petits yeux perçants exprimaient à la fois le mépris, l'admiration et la colère.

— Jamais vous ne pourrez le croire, répondit-il avec un accent amer et railleur.

— Quoi? lui demanda mon ami.

— C'est une chose si étrange, que vous refuserez d'y ajouter foi.

— Encore faut-il le savoir...

— Ne l'avez-vous pas remarqué aussi?

— Je ne vous comprends pas, vous dis-je...

— Les sots! les misérables! Et en prononçant ces mots il s'essuyait le front à coup de poing.

— De qui me parlez-vous?

— Voyez-les, continua-t-il en nous désignant du doigt

trois ou quatre citoyens d'Anvers assez bien vêtus et bien nourris qui se rendaient d'un pas lent à leurs plaisirs ou à leurs affaires. — Voyez-les. Ont-ils seulement l'air de s'en douter? Et il semblait prêt à s'élever sur eux pour le punir de ses propres maux de cet exécrable forfait dont il les croyait coupables et dont ils paraissaient si peu repentants. Nous le réprimâmes chacun par un bras au moment où il se disposait à frapper une de ses victimes.

— Ah ça! mon cher, lui dit mon ami, si vous voulez me prouver que vous jouissez encore de l'usage complet de votre raison, répondez catégoriquement cette fois à ma dernière question. De quoi ces excellents jérôme de famille n'ont-ils pas l'air de se douter?

— Qu'ils possèdent une cathédrale et un musée admirables, répondit-il d'une voix indignée et avec un sérieux qui n'avait rien de joué.

A ces mots, nous ne pûmes retenir un sourire d'incrédulité, et nous abandonnâmes notre infortuné confrère à ses tristes pensées, sans lui laisser pour adieu une seule parole de consolation. Quinze jours après, un grand journal politique de la France apprenait à ses abonnés que M. P. S. O. M. venait de découvrir, dans une ville de la Belgique nommée Anvers et située sur l'Escaut, à huit lieues de Bruxelles, une magnifique cathédrale gothique que personne n'avait en le bonheur de voir avant lui, et des tableaux fort remarquables, sous le rapport de la couleur, d'un peintre du dix-septième siècle, connu de certains artistes sous le nom de Rubens. Cette grande nouvelle produisit une vive sensation à Paris et en Europe; et depuis cette époque, des voyageurs de tous les pays se sont rendus en pèlerinage dans cette ville curieuse, qui devra probablement sa fortune et sa gloire à M. P. S. O. M.

Ainsi va le monde! on m'a plus volontiers et plus facilement le mal que le bien. Depuis que M. Alexandre Dumas a eu l'esprit d'inventer la Méditerranée, tous les gens de lettres, adules ou imberbes, inconnus ou célèbres, qui ont franchi le mur d'enceinte de Paris, se sont cru obligés de faire des découvertes géographiques du genre de celles de M. P. S. O. M. Celui-ci nous apprend que Boulogne est un port de mer; celui-là révèle à l'univers entier l'existence des Alpes au nord du Vésuve. Ce n'est pas tout encore : leur érudition leur semblant insuffisante, ces grands découvreurs éprouvent tous, dans leur voyage, des impressions plus ou moins bizarres; au besoin même ils en fabriquent ou plutôt ils se font complaisamment les héros de toutes les aventures qu'ils ont lues dans des recueils d'ana ou entendu raconter dans le monde. Que l'humanité compatissante apprête ses larmes, M. L. Z. U. a eu l'effroyable malheur de cocher dans un lit trop dur et trop étroit (ce que tous les lecteurs malheureux ou mélancoliques oublient leur tristesse pour partager la joie que la vue d'un passant ridicule a causée à M. E. R. V.). Et comme ces livres si émouvants, si comiques, sont en outre instructifs! quel jour éclatant et nouveau ils jettent pour la plupart sur les points les plus obscurs de l'histoire! Pour peu qu'un homme de lettres ait de tact et de facilité, et alors même qu'il ne mettrait pas le public dans la confidence de ses émotions intimes, une simple course en diligence de Paris à Bruxelles lui fournirait au moins la matière de deux volumes in-8 de 540 pages. Il raconterait :

— A la barrière de la Villette, l'héroïque résistance d'une partie de la population de Paris contre les aliés :

— A Ermenonville, l'histoire de Jean-Jacques Rousseau :

— A Péronne, l'arrestation de Louis XI par Charles le Téméraire ;

— A Cambrai, la vie de Fénelon et le long voyage de Télémaque à la recherche de son père Ulysse, sans la conduite de Minerve, déguisée en Mentor ;

— A Valenciennes, l'éboulement du beffroi ;

— A Bruxelles, la mort du comte d'Enghien, l'abdication de Charles-Quint, et la bataille de Waterloo ;

Grands événements historiques dont l'humanité aurait infailliblement perdu le souvenir si MM. E. U. X. et mademoiselle A. C. K. ne s'étaient pas décidés à en intercaler le récit dans les annales immortelles de leur voyage en Belgique.

Ma rencontre avec le gros feuilletoniste, à Anvers, — m'est-il permis d'ajouter, une petite dose de bon sens dont m'a doué la Providence, et la lecture d'un livre que j'avais emporté avec moi dans la diligence, — me préserveront cette fois encore, Dieu merci, d'un pareil ridicule. Le livre, c'était le cinquième volume du voyage au pôle-sud et dans l'Océanie, sous le commandement de J. Donnot-d'Orville. En allant de Paris à Bruxelles, je visitai successivement les îles Viti, Rakels, Nidendi, Salomon, Hogelien, Gouham, Umata, Ternate, etc... Quel est le touriste européen qui oserait raconter ses impressions, après avoir lu celles de l'infortuné commandant de l'*Astrolabe* et de ses braves compagnons de péril et de gloire? Ses plus audacieuses inventions également-elles jamais en intérêt leurs récits si simples et si vrais? Le mérite réel est toujours modeste. Ces hommes courageux qui exposent leur vie pour enrichir la science de quelques faits nouveaux, ou pour étendre et consolider, dans des mers lointaines, l'influence de leur patrie, ne se vantent et ne mentent jamais. Ils ne cherchent même pas à donner à la réalité l'apparence séduisante du mensonge. Et pourtant, quel parti le moins malade de tous les feuilletonistes n'en eût-il pas tiré d'une excursion semblable à celle que firent, le 21 novembre 1858, MM. Dacors, Boyer, Gervaise et Descais, sur l'île Isabela, une des îles Salomon? — Ils étaient seuls, presque sans armes, hors de leur navire, au milieu d'une population nombreuse, perfide, cruelle, anthropophage. « Nos demandes répétées, pour savoir s'ils manquaient leurs ennemis, sont pleinement satisfaites par leurs gestes expressifs, dit M. Descais; ils mordent leurs bras en faisant semblant de moucher. Cette démonstration est trop claire pour qu'elle puisse laisser le moindre doute; il serait d'ailleurs extraordinaire qu'ils tissent exception, lorsque cette coutume est générale dans l'Océan Pacifique. Mafi, qui s'est familiarisée avec leur lan-

gagé, leur exprime tant bien que mal son aversion pour cette action. Sae, auquel il a accordé le titre pompeux de Tayo, le regarde avec surprise et semble lui demander si, nous aussi, nous ne mangions pas nos ennemis. Mali, qui probablement n'a pris cette grande horreur du cannibalisme dont il fait parade que depuis son séjour à bord, profite de la circonstance pour faire un beau discours; ses auditeurs ont l'air de se dire : Comment un homme si grand, si robuste, peut-il ne pas manger ses ennemis? S'il le voulait, sa table serait toujours bien servie. Et comme s'ils ne comprennent pas les motifs d'une pareille conduite, ils regardent attentivement les gestes de l'orateur un peu moins sauvage qu'eux. — Que sont donc les biffecks d'ours, comparés à ces biffecks d'hommes?

Je ne vous aurais donc, mon cher directeur, adressé aucune lettre pendant mon voyage, si je n'avais à vous parler d'un merveilleux travail que j'ai eu le bonheur, je ne dirai pas de découvrir, mais d'admirer un des premiers, le chemin de fer de Liège à Verviers. Une fois achevé, ce chemin sera, sans contredit, une des principales curiosités de la Belgique. Jamais peut-être l'homme n'avait eu à soutenir une pareille lutte contre la nature, jamais il n'avait remporté sur sa redoutable adversaire un plus complet et plus éclatant triomphe. La route de terre qui reliait Verviers à Liège suivait modestement les nombreux détours que fait, entre des collines boisées, avant de se jeter dans la Meuse, la charmante rivière de la Vesdre. Plus hardi et plus fier, le chemin de fer a tracé sa courbe sans s'inquiéter des obstacles qui pouvaient l'arrêter. La rivière, il la franchit; la vallée, il la comble; les montagnes, il les perce. C'est une suite non interrompue de viaducs, de ponts et de tunnels. Vous sortez des ténèbres les plus profondes et vous entrez tout à coup, sans transition, dans un délicieux petit vallon. Des bouquets de bois courent sur ces coteaux couverts d'une douce verdure, une eau rapide et transparente l'arrose, un soleil éclatant l'éclaire. A peine avez-vous en le temps de contempler ce ravissant tableau, déjà le convoi qui vous porte s'enfonce sous une autre voûte non moins sombre que la précédente. Est-ce un rêve que vous avez fait? Mais non, un château gothique, de construction moderne, s'offre à vos regards charmes. Quelle obscurité profonde! Vous écriez-vous. Comme ces mines sont pittoresques! Vous repend votre voisin en vous montrant du doigt un vieux château du Moyen-Âge, perche au sommet d'un rocher. Vous courez ainsi, à une vitesse de huit lieues à l'heure, de surprise en surprise, depuis Liège jusqu'à Verviers, ne sachant ce que vous devez admirer le plus, des gracieuses beautés de cette petite vallée de la Vesdre, ou des magnifiques et solides travaux qu'on en a la gloire de faire élever les ingénieurs de la Belgique.

Ne lisons pas trop les Belges cependant. Certains journaux français leur ont tant répété que leurs chemins de fer étaient, sous tous les rapports, supérieurs à ceux de la France, qu'ils ont fini par le croire et par s'en glorifier. — D'abord leur modestie égala leur mérite; aujourd'hui, la vanité les égale; elle les perdra entièrement s'ils n'y prennent garde. Autant ils se montraient jadis, simples, obéissants, exacts, accommodants, etc., autant ils deviennent peu à peu arrogants, maussades, inexactes et éhlers. Un triste désordre leur maintenant où se faisait encore admirer, il y a deux ans, l'ordre le plus parfait. Avez-vous l'audace de vous plaindre; — C'est encore moins cher et mieux administré que dans votre France, vous disent les employés supérieurs avec un ironique dédain. Telle est du moins la réponse qu'adressa à mes justes réclamations, le 10 septembre 1845, un des chefs principaux de l'administration, pendant le voyage du chemin de fer à Bruxelles. — Je le répète donc, les chemins de fer français sont, à l'heure qu'il est, malgérés leurs imperfections, beaucoup plus confortables, plus prompts et plus polis que les chemins de fer belges.

Messieurs des *railways* ont, en général, le grand tort de se croire dispensés d'avoir des attentions et des égards envers les voyageurs. Ils se regardent comme des potentats nécessaires, que leurs sujets obéissants doivent être trop heureux d'adorer. Dans les commencements, le public les a autorisés en quelque sorte, par sa sottise conduite, à concevoir d'aussi folles prétentions. Victime d'un engorgement irrécusable, il leur a prodigé des éloges ridicules; il s'est déclaré hautement leur esclave, il a même tiré vanité de son imprévoyance et de sa faiblesse. Instruit par de sévères leçons, il est actuellement plus raisonnable. S'il se détermine à leur confier sa vie, s'il consent à s'exposer à toutes leurs *petites misères*, il impose, en retour, aux chemins de fer, diverses obligations, il exige qu'ils aient certaines qualités dont ils avaient cru pouvoir impunément se priver.

Les *petites misères* des chemins de fer! Que n'ai-je l'esprit d'un bon Old-Nick pour vous les raconter! Je ne parle pas des *grandes*; elles sont tellement effroyables,

Que nul pensier n'aurait pu la peur.

Mais les *petites*, qu'elles sont nombreuses et cruelles! Si elles ne nous font jamais mourir, comme elles nous rendent l'existence pénible! Qu'il faut être pressé d'arriver pour se déterminer à les affronter et à les subir (!)!

Vous voulez partir par le convoi de midi; quatre ou cinq *petites misères* (voir Old-Nick et Grandville) vous ont arrêté en route; vous êtes en retard; vous hâtez le pas, vous courez même, au risque de vous faire écraser par les voitures qui encombrant les abords de l'embarcadere; vous arrivez inquiet, haletant, harassé; l'heure va sonner, le bureau est devant vous, un maître à peine vu en s'éloignant; mais il vous faut encore, avant de l'atteindre, décrire le ne sais quelle figure disgracieuse entre deux balustrades, en bois qui le protège contre l'empressement de la foule... Quand, votre billet

Il faut besoin d'avertir les lecteurs de l'Illustration que cette histoire de notre correspondant contre les chemins de fer n'a rien de sérieux... (Note du Directeur)

à la main, vous franchissez le seuil de la dernière porte, vous apercevez, à cent pas de vous, le convoi s'éloigner, puis disparaître... Votre montre marque midi une minute. — A quelle heure part le premier convoi? demandez-vous d'une voix émue à l'un des employés de la compagnie. — A quatre heures, vous repend cet homme d'un ton ironique et honteux! Vous avez quatre heures à dépenser...

Mal! oui. Un écrivain fort spirituel, dont le nom m'est inconnu, a eu raison de le dire, « les hommes attendent, les chevaux attendent, quelquefois même, si vous êtes jeune et beau, vieux et riche, ou fort aimable, les femmes vous attendent; mais jamais une *steam-engine*, ou une machine à vapeur n'a attendu personne, et il est impossible de courir après elle et de la rejoindre. »

Quatre heures à dépenser! Amère dérision! Sais-tu bien, malheureux! ce qu'elles lui coûteront, à ce voyageur dont tu te moques si impitoyablement, ces quatre heures?... quelle influence, à jamais déplorable, une telle perte de temps peut avoir sur son existence? Dans le pays où il se rendait vit une jeune fille qu'il aime et qui partage son affection. Pressée par ses parents de consentir à un mariage odieux, elle l'attend pour prendre, de concert avec lui, un parti décisif. Il lui a promis d'être auprès d'elle, tel jour, à telle heure. Quelque argent qu'il dépensât maintenant, il ne saurait tenir sa parole. Si elle qui l'attend, ne le voyant pas arriver, le croit infidèle, si le dépit et la jalousie l'égarent, peut-être se déterminera-t-elle à céder aux prières de son rival. Sans cette fatale barrière, il fût parti, et tant bien qu'il eût éternellement malheureux, ces deux êtres, créés tout exprès l'un pour l'autre, eussent, comme on disait au siècle dernier,

Filé jusqu'à la mort des jours d'or et de soie.

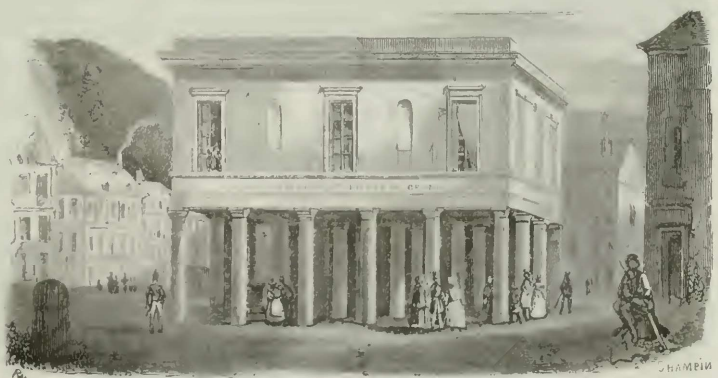
Vous n'êtes pas seul, vous n'entendez pas un voyage à la recherche d'une épouse; vous allez, avec quelques amis, passer une journée de repos à la campagne, vous êtes arrivés à l'embarcadere un quart d'heure avant l'heure fixée... Tout semble vous sourire; l'air est pur, le ciel sans nuages, la journée sera magnifique, la société seule de vos compagnons ou compagnes de plaisir suffirait pour vous rendre heureux. Tout à coup un sifflet a retenti; c'est le signal du départ. Le chemin de fer traite les hommes comme les hommes traitent les animaux; il ne leur fait pas l'honneur de leur adresser la parole; c'est par un coup de sifflet qu'il leur exprime ses suprêmes volontés. A ce signal, les portes s'ouvrent avec fracas, et la foule se précipite vers les voitures destinées à la conduire. Entraîné par des flots d'hommes, de femmes et d'enfants, vous êtes porté malgré vous dans l'intérieur d'une voiture où, à votre grand désespoir, vous vous trouvez seul en compagnie de sept mutants aussi désagréables à voir qu'à entendre et à sentir. Vous appelez vos amis; deux ou trois vont, parties de deux ou trois autres différents, répondent à vos cris... Vous voulez sortir; un conducteur vous le défend sous peine de la vie; vos voisins se plaignent avec amertume de votre insupportable agitation; l'un d'eux même jette sur vous des regards menaçants, et s'apprête à vous proposer un duel pour le lendemain. En vain vous protestez contre cette odieuse tyrannie. « Votre billet, monsieur? vous demande votre geôlier, furieux de vos plaintes. — Mon billet? — Oui, monsieur, faut-il vous le répéter? — Je l'ai donné à un homme qui l'a déchiré. — Et qui vous l'a rendu? — Oui. — Où est-il alors? — Je l'ignore. » Vous le cherchez vainement, vous ne le trouvez pas, vous l'avez perdu dans la bagarre. Au moment même où le conducteur vous annonce l'arrivée d'une nouvelle qu'il l'arrive, il vous contraindra à payer une seconde fois votre place; un autre coup de sifflet se fait entendre, et la machine vous emporte sur les rails, en laissant des tourbillons de flamme et de fumée, et en poussant les plus atroces gémissants qui aient jamais déchiré une oreille humaine!

A ce bruit, vous avez frémi malgré vous; car il vous a semblé entendre la trompette fatale de l'ange exterminateur annonçant aux hommes l'heure du jugement dernier. Malgré vous aussi, vous vous rappelez alors toutes les fautes que vous avez pu commettre pendant votre vie, comme si vous deviez bientôt comparaître devant votre Juge suprême, et votre mémoire évoque le funèbre souvenir de la catastrophe du 8 mai...

Mais chassons ces tristes pensées, et oublions un instant que tout voyageur qui se sent emporté par une machine à vapeur sur des rails de fer, doit nécessairement recommander son âme à Dieu; supposons même qu'aucune autre petite misère ne viendra vous assaillir. On sent les petits bouheurs de la route de terre, les beaux chevaux qui obéissent avec tant d'intelligence à la voix de leur maître, les détours gracieux de la route qui serpente au travers d'une prairie ou d'une forêt, les jeunes filles qui vous offrent des fleurs ou des fruits, les promeneurs à pied dans les passages efflués avec une aimable voisine, à laquelle on offre son bras, et tant d'autres qu'il est inutile d'énumérer? — Le chemin de fer suit une ligne droite ou légèrement courbée; s'il s'arrête, c'est pour ramener ses forces abattues, pour prendre ou pour déposer des passagers; mais jamais il ne songerait à procurer aux voyageurs qu'il conduit à leur destination ni distractions ni repos; qu'il traverse une lande inculte et désolée, un frais vallon, une belle forêt, il court toujours avec la même vitesse, sans se préoccuper des beautés de la nature; il tourmente de ses horribles cris les nerfs les moins sensibles; il aveugle, avec sa poussière noire, toutes celles de ses malheureuses victimes qui se hasardent à ouvrir les yeux; il les étouffe avec les odeurs infernales qu'il exhale à chaque soupir. Qu'un malade soit tout à coup saisi par une de ces douleurs violentes auxquelles une courte halte est absolument nécessaire, en vain, ne voulant sacrifier ni sa réputation ni sa vie, il le supplie ce ralentir sa marche; sourd à ses prières comme il serait sourd à ses menaces, son impitoyable bourreau ne lui répond que par un coup de sifflet tellement effroyable, que l'émotion qu'il éprouve redouble encore la violence de son mal...

Cependant le chemin de fer traverse un pays peu peuplé; il a fait à la dernière station une ample provision d'eau et de charbon; depuis une heure déjà il vous entraîne sans reprendre haleine, avec une vitesse de plus en plus grande... Aveuglé, suffoqué, étourdi, malade peut-être, vous sentez le besoin de respirer, ne fût-ce qu'une minute. — Vain désir! Au lieu de diminuer, la vitesse redouble... Les arbres et les maisons passent si rapidement devant vous, qu'ils ne vous paraissent plus séparés par aucune solution de continuité... Vous fermez les yeux; mais si vous cessez de voir la vitesse, vous la sentez encore. D'abord la monotonie de ce mouvement vous donne le mal de mer; puis le sang vous monte à la tête, mille pensées confuses se présentent en désordre dans votre cerveau, vous éprouvez ce mal étrange qu'on appelle le vertige. Entraîné par une force irrésistible, vous allez ouvrir la portière et vous précipitez sur les talus du chemin pour vous soustraire à cette insupportable souffrance... Heureusement, au moment où vous touchez le bouton, le convoi commence à ralentir sa marche... Vous voyez se rouvrir, votre cœur se dilate, votre tête se débarrasse, vous respirez, vous vivez, vous êtes arrivés.

Arrivé! — J'ai bien souffert, vous dites-vous à vous-même; mais que de temps et d'argent j'ai économisé! — Eh, jouet de cette illusion, vous vous félicitez d'avoir supporté courageusement les douleurs utiles. — Erreur grossière! Récapitulons, en effet, et, tout compte fait, il se trouve que vous avez dépensé trois heures et dix francs de plus par le chemin de fer que par la diligence ordinaire, sur un modeste trajet de quatre-vingt lieues, et que vous avez eu en outre l'insupportable avantage de changer sept ou huit fois de voiture.



(V. de C. : Fontaine du Pothou, à Sp.)

Arrivé! — Payez une seconde fois votre place et courez découvrir votre bagage au milieu d'une montagne de malles, de valises, de sacs, de sacs, etc. Une fouille intelligente vous a mis en possession de l'objet cherché; tout hier encore d'en être quitte à si bon marché, de n'avoir perdu aucun de vos membres, vous vous dirigez, votre bagage sous le bras, vers la porte de sortie. Une dernière misère vous

étant réservé. Vous avez perdu aussi le petit bulletin qui devait prouver à l'employé de service à cette porte que vous êtes le légitime propriétaire de vos effets... heureux si on ne vous arrête pas comme un voleur! Que de douleurs vous devez faire avoir de pouvoir obtenir l'un de ces petits bulletins qui vous appartiennent! — Bonne chance, à mon infortuné compagnon de route! Quant à moi, le sort aujourd'hui

10<sup>e</sup> est favorable, et je profite de ma liberté pour m'échapper de la station et courir à Spa.

Mais, j'y songe! que vous dirai-je de ce charmant pays que vous et vos lecteurs ne sachiez déjà? Qui n'a entendu parler de ces eaux minérales, si célèbres dans le monde entier? jamais un malade n'a demandé en vain au Pouhon et à la Gêronstère la santé qu'il avait perdue. Mais sur les dix mille étrangers qui visitent Spa chaque année, huit mille environ se portent parfaitement bien, ou se guérissent, sinon avec les eaux, du moins avec les plaisirs de Spa. Tous les matins, de nombreuses et brillantes cavaleries partent dans toutes les directions. Celles-ci vont parcourir les vastes forêts qui couronnent, à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer, les montagnes voisines; celles-là se rendent à la cascade de Coq, à la grotte de Remouchamps, à la belle propriété de Jusleville. Le soir ramène tous les promeneurs au rendez-vous commun. Souvent une même table d'hôte frémit trois cents con-



(Source de la Gêronstère à Spa.)

vives. Après le dîner, un orchestre de musiciens exécute des ouvertures et des symphonies sous les magnifiques ombrages de la promenade de *Sept heures*, ou au sommet de la montagne d'*Annette et Lubin*. La nuit venue, chacun se rend à la Redoute, où des divertissements variés, le jeu, le spectacle, la lecture, la conversation, les concerts, le bal, terminent la journée des heureux visifs auxquels les hôtels de Spa ont accordé une hospitalité aussi aimable que modérée. Il y a dix ans, Spa, abandonnée pour Baden-Baden et Wiesbaden, avait beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Une administration intelligente et les chemins de fer la rendront désormais ce qu'elle a déjà été cette année, la ville d'eaux la plus agréable et la plus fréquentée de l'Europe.

Adieu, mon cher directeur. Une autre fois, si vous me le permettez, je vous ferai part de la découverte de la Moselle par votre dévoué correspondant.

### Les Fêtes de Septembre, à Bruxelles.

25, 24, 23, 26 SEPTEMBRE 1845.

Avant 1850 la Belgique ne s'était jamais appartenue à elle-même; les Romains, les Francs, des seigneurs féodaux, les ducs de Bourgogne, la maison d'Autriche, l'Espagne, la France et la Hollande, l'avaient tour à tour conquise et gouvernée. La révolution de Juillet lui inspira le désir et le courage de devenir libre et indépendante. Au mois de sep-

tembre 1850 elle prit les armes, chassa ses derniers maîtres, brisa, en ce qui la concernait, les traités de 1815, et, puissamment aidée par la France, elle reconquit enfin sa nationalité. Aujourd'hui elle forme un des Etats secondaires de l'Europe.

Cependant, bien qu'unies entre elles par les mêmes lois,

les neuf provinces dont se compose le royaume de Belgique offraient encore des divisions parfaitement distinctes. Chacune d'elles avait sa physionomie, son climat, sa langue, ses mœurs, ses coutumes, ses opinions. La révolution une fois accomplie, les hommes d'Etat appelés à la diriger durent donc s'occuper des moyens de fondre en un seul tout homogène ces éléments si



(Anniversaire de la Révolution belge. — Concert dans le Parc de Bruxelles.)

divers et si opposés. Les habitants de la Belgique étaient Français, Allemands, Hollandais, Espagnols même: il fallait les rendre tous Belges. Pour atteindre ce but, le gouvernement présenta la loi du 1<sup>er</sup> mai 1834, qui décrétait l'établissement d'un vaste ensemble de chemins de fer.

Cette grande mesure, si promptement exécutée, a déjà eu d'immenses résultats. Sans doute elle n'a pas encore produit tous les effets que l'avenir doit en attendre; mais en rapprochant à de courtes distances les provinces les plus éloignées, elle a affaibli, si ce n'est détruit, une foule de préjugés et de

rivalités; elle a rendu, de plus, d'énormes services à l'agriculture, au commerce, à l'industrie; enfin elle a évidemment favorisé le développement intellectuel de la nation. Ainsi, depuis 1850, la Belgique, qui emprunte ses différents idiomes aux peuples qui l'avoisinent, et qui, par conséquent,

n'a point de littérature nationale proprement dite, a publié, pour la première fois, des ouvrages originaux d'un mérite incontestable. Les arts ont devancé les progrès de la littérature. La peinture, la sculpture, la musique, ont maintenant, chez nos voisins du Nord, de célèbres interprètes.

Le gouvernement belge n'a pas voulu que le peuple pût perdre le souvenir d'une révolution dont les bienfaits sont déjà si grands. Aussi fait-il chaque année célébrer des fêtes publiques en l'honneur de son anniversaire. Ces fêtes ne sont pas toujours aussi monotones et aussi ennuyeusement absurdes que celles qui ont lieu à Paris, soit au 1<sup>er</sup> mai, soit au 20 juin

let; elles varient selon les circonstances et selon les opinions des ministres régnants. Tous les ans le programme est discuté et arrêté par les Chambres.

Ainsi, en 1851, la même année où furent votés les chemins de fer, les fêtes de septembre eurent un caractère qu'on ne leur a malheureusement plus donné depuis. M. Rogier, alors ministre de l'intérieur, avait conçu le plan d'un grand concours musical et littéraire, qui avait pour but d'aider au développement de l'intelligence. Ce but fut atteint. Le gouvernement décerna des médailles et des sommes d'argent à des littérateurs et à des compositeurs de musique. Ces récom-

penses avaient un grand attrait pour des artistes belges, dont les travaux sont si rarement rémunérés avec quelque munificence ou avec quelque dignité dans leur pays. Ce concours ne fut suivi d'aucun autre; mais l'impulsion était donnée, et, à dater de ce moment, une grande activité se déploya dans les travaux intellectuels. La littérature et la musique, qui ne peuvent aussi facilement se produire que la peinture et la sculpture, firent cependant de grands progrès. Ce fut en 1853, si nous ne nous trompons, qu'eut lieu dans le temple des Augustins, sous la direction de M. Fétis, le premier grand festival belge de musique. Un nombre considérable d'instru-



(Anniversaire de la Révolution Belge. — Concert dans l'intérieur de l'église des Augustines.)

mentistes et de chanteurs, venus de tous les points de la Belgique, se rendirent dans cette ancienne église, transformée en salle de concert.

En 1857, le déplorable état où se trouvait alors l'enseignement primaire inspira l'idée de créer à Bruxelles une société ayant pour but de répandre l'instruction parmi les classes ouvrières. Cette société ouvrit des cours gratuits qui complèrent, en peu de temps, plus de huit cents élèves. On y enseignait surtout la musique.

Le gouvernement s'était mélié des tendances de cette société; rassuré, il conçut l'idée de faire servir cet enseignement à l'embellissement des fêtes de septembre de l'année 1858. Des chœurs devaient être chantés sur la place des Martyrs au moment de l'inauguration de la statue de la Liberté élevée à l'endroit où reposent les combattants qui succombèrent en 1850. Mais les ministres actuels, craignant sans doute de donner aux fêtes de septembre un caractère trop prononcé, renoncèrent à ce projet.

Cependant, l'enseignement musical continua de faire de rapides progrès parmi les masses; de nombreuses sociétés de chant se constituèrent de toutes parts, et, en 1841, le gouvernement songea de nouveau à les employer aux fêtes de septembre; un grand concours vocal ayant été institué cette année à Bruxelles, toutes les sociétés de chant du royaume et même de l'étranger furent invitées à y prendre part. Des médailles étaient destinées aux sociétés victorieuses. Une fête semblable eut également lieu en 1842; mais alors déjà on s'aperçut des nombreux inconvénients qu'elle offrait. Les villes où résidaient les sociétés qui n'obtenaient point de prix virent leur dépit avec dépit, l'union que l'on voulait faire régner entre toutes les provinces de la Belgique fut de nouveau compromise. On se rappela que, sous le gouvernement hollandais, une haine profonde entre Gand et Anvers n'avait eu d'autre motif que le prix remporté par la première de ces villes à un concours de musique. Les concours de chant durent donc être abandonnés de nouveau.

L'anniversaire de la Révolution de 1850, célébré cette année à Bruxelles, n'a pas encore été ce qu'il devrait être si le gouvernement comprenait son devoir. Les fêtes données étaient plus faites pour récréer les yeux que pour réjouir le cœur ou élever l'intelligence. Cependant, parmi ces fêtes, nous en avons remarqué qui sont susceptibles de développer de plus en plus, en Belgique, le goût et le sentiment de la musique; tels sont, par exemple, les concerts donnés aux Augustins et au Parc.

L'ancienne église des Augustins, où se donnent actuellement à Bruxelles les concerts qui exigent la réunion d'un grand nombre d'exécuteurs, est un édifice élevé en 1642 et réuni à cette époque à un couvent d'une construction beaucoup plus ancienne. L'extérieur, d'une remarquable simplicité, offre quelque intérêt; le portail de l'église est assez large; il est orné de six colonnes dont les chapiteaux supportent une corniche qui règne sur toute la façade. Trois portes donnent accès à l'intérieur. Les dessins de cette

église et de son portail sont dus à Weenceslaus Cocherghier. L'intérieur des Augustins, disposé actuellement en salle de concert, peut contenir un grand nombre d'auditeurs; des bancs sont rangés dans la nef principale ainsi que dans les deux nefs latérales. Au-dessus des deux nefs latérales, on a élevé des espèces de tribunes qui contiennent encore un certain nombre de places. Au fond, dans l'ancien chœur, se trouve l'orchestre.

La partie musicale des fêtes de cette année a été confiée par le gouvernement à M. Ferdinand, ancien chef d'orchestre du théâtre de Liège. M. Ferdinand a fait preuve d'une grande activité, et surtout de beaucoup d'habileté dans l'organisation et dans la direction des grandes solennités musicales. Trois cents exécutants environ, tant instrumentistes que chanteurs, se trouvaient placés sous sa direction aux concerts des Augustins. Liège, Tongres, Verviers, Namur, Mons, Maestricht, Berg-op-Zoom, Leyde, Cambrai, Valenciennes, Courtrai, Bruges, Ostende, Gand, Termonde, Nam, Lille, Spa, Aix-la-Chapelle, Cologne et Mayence, avaient envoyé à Bruxelles, par les chemins de fer, l'élite de leurs dilettanti. Comme on le voit, la Hollande elle-même était représentée à ce festival. Telle est la puissance de la musique qu'elle force à fraterniser les ennemis les plus irréconciliables.

Cette masse imposante d'exécutants a rendu avec beaucoup d'ensemble quelques-uns des morceaux les plus célèbres de la musique classique, au nombre desquels on a surtout remarqué les magnifiques compositions de Beethoven, de Clémenti, de Méhul, de Handel et de Haydn.

Outre les deux concerts donnés aux Augustins, le programme des fêtes de septembre portait qu'une troisième séance musicale, également dirigée par M. Ferdinand, aurait lieu dans l'enceinte du parc.

Le parc de Bruxelles, regardé avec raison comme l'une des plus belles promenades de l'Europe, est merveilleusement disposé pour que la musique, — la musique vocale surtout, — y produise de beaux effets. Vers le milieu de cette magnifique promenade se trouve un bassin rempli d'eau. C'est à quelques pas de ce bassin que l'on avait disposé une estrade où sont venus se placer, vers les sept heures du soir, tous les chanteurs appelés à prendre part à ce concert vocal. Notre dessin peut seul donner une idée de l'aspect féerique que présentait cette scène, brillamment éclairée par des milliers de lampions et de candélabres, qui se réfléchissaient dans l'eau du bassin, et dont un sombre rideau de verdure faisait encore ressortir l'éclat.

Si jamais de nouvelles modifications étaient apportées aux fêtes variables de l'anniversaire de la Révolution belge, l'illustration préparerait de nouveau ses crayons et sa plume.



## En Amour en province.

NOUVELLE.

(Suite et fin. — Voir I, p. 74.)

II.

La mère de Démosthène passait les premiers mois de son deuil dans une jolie bastide que son mari avait achetée sur les bords de la mer pour aller se reposer des fatigues du barreau. C'est là qu'enlourée de sa famille, elle attendait l'arrivée de son fils. Démosthène n'avait qu'une sœur, qui s'était mariée pendant son absence avec un assez riche négociant nommé M. Armand. Celui-ci était resté orphelin de bonne heure, et avait servi, pour ainsi dire, de tuteur à deux sœurs plus jeunes que lui, Madame Delvil, qui dépassait alors trente ans, dissimulant son âge, mais à un vieux mari qui lui laissait une grande liberté, élégante, coquette, et étrangement dépeinte de son tempérament après d'elle une jeune sœur de dix-huit ans, à l'air modeste et candide, vraiment belle, douée d'une intelligence supérieure et originale qui ne s'était encore révélée qu'à demi dans ce contact étouffant du monde laborieux et vulgaire qui l'entourait. Thérèse Armand était pour sa sœur un objet de menaçante rivalité; tandis que les grâces de la jeune fille se développaient chaque jour, les charmes un peu surannés de la femme déjà sur le retour tendaient à s'effacer pour jamais. C'est pour la plupart des femmes une époque pleine d'amertume et d'aigreur que cette phase du déclin. Madame Delvil la combattait résolument; mais, forcée de lui céder cependant, elle éprouvait des révoltes intérieures que se trahissaient en mauvais humeur contre Thérèse, caline, riante et chaque jour plus jolie. Aussi souvent et aussi longtemps que possible, madame Delvil s'était reposée du rôle de mentor de Thérèse, que lui imposait sa qualité de sœur aînée, d'abord sur la mère de Démosthène, qui, depuis la mort de son mari, avait trouvé une douce distraction à sa douleur dans l'aimable compagnie de la jeune fille. De son côté, Thérèse s'était sentie véritablement heureuse de passer quelques mois avec la bonne veuve dans cette riante bastide, au bord de la

mer, loin du ménage un peu bourgeois de son frère et des goûts mondains et vulgaires de sa sœur. Elle avait plus vécu par l'esprit et l'imagination, durant ces quelques semaines de solitude, que pendant les années lentement écoulées de sa jeunesse contente et rétive. Le père de Démosthène, voulant en imposer comme grand et comme bel-esprit, avait en le luxe d'une double bibliothèque à son fils bien-aimé, et sa veuve, qui n'avait jamais ouvert de sa vie un autre livre que son livre d'heures, ne soupçonnait pas qu'il y eût le moindre danger pour une jeune fille de lire tous les livres de littérature que son mari avait mêlés aux Digestes et aux Codes.

Thérèse lut ainsi les poètes, les historiens, et même quelques romans. *Clarice Harboure* la toucha; *Corinne* exalta son intelligence; la *Nouvelle-Hélène* fut pour elle sans danger, *Julie* lui parut raisonneuse et pédante, et *Saint-Preux* un triste idéal. Enfermée dans le cabinet de l'avocat défunt, la jeune fille dévorait volume sur volume, tandis que la mère de Démosthène surveillait ses poules, ses lapins et ses fruits. Thérèse employait ainsi les heures brulantes de la journée, alors que la promenade était impossible; mais lorsque, le soir, la brise de la mer fraîchissait, elle allait s'asseoir sous un petit bois de pins qui touchait au rivage, elle rêvait délicieusement, son cœur se dilatait, elle sentait, en face de la nature, le réveil d'une âme forte et d'une sensibilité exquise. Parfois la mère de Démosthène l'accompagnait; alors la jeune fille était distraite de ses rêveries accoutumées par la conversation de la bonne mère, qui ne tarissait pas à éloger sur son fils bien-aimé, à glorie à venir de sa maison, noble héritier de l'éloquence paternelle.

Thérèse, dont l'esprit pâlissait un peu lorsque s'élevait le doute depuis quelques années du génie du père de Démosthène, fut d'abord disposée à la même incertitude envers les mérites du fils; mais la mère les exaltait avec tant de conviction et de ferveur, qu'insensiblement sa foi finit quelque impression sur l'âme de la jeune fille; et il y avait d'ailleurs, ajoutait la bonne veuve, des rapports frappants de goûts entre Démosthène et Thérèse; comme elle, qui aimait l'étude, la littérature, la poésie.

Insensiblement l'esprit de la jeune fille fut attiré vers cette image du jeune *Parisien* instruit, élégant et spirituel, ainsi qu'on se plaisait à lui représenter Démosthène dans sa famille; et parfois, durant ses promenades au soleil couchant qui se baignait dans la mer, une figure idéale et fraîche peuplait la solitude qui se déroulait devant elle; c'était celle de Démosthène!... Elle était dans cette disposition d'âme, lorsqu'une lettre du héros de ses rêves annonça à l'heureuse veuve le jour fixé pour l'arrivée de son fils. Il devait, avant de se montrer à la ville, aller embrasser sa mère à la campagne, et s'y arrêter une semaine pour se reposer de la fatigue du voyage.

Le jour si vivement désiré par la mère de Démosthène et aussi impatiemment attendu par Thérèse arriva enfin. Dès le matin, M. et madame Armand et madame Delvil, dans sa plus jeune et agaçante toilette, s'étaient rendus à la bastide. On ne savait pas à quelle heure précise devait arriver le voyageur, de sorte que toute la journée se passa dans une attente agitée. La bonne mère allait et venait, donnant des ordres, gourmandant et aidant sa cuisinière, afin que le premier repas qu'elle offrirait à son fils fût exquis en tous points. M. Armand se promenait avec sa femme dans l'allée du petit jardin, et, comme un bon négociant, causait affaires d'intérêt. « Votre frère se montrera, j'espère, équitable dans le partage, disait-il à sa femme; il hérite, grâce à l'injuste testament de votre père, du quart en sus de tous les biens; je pense du moins qu'il nous laissera notre part d'immeubles. — Oui, certes, il le faudra bien, » répondait la ménagère, qui, en femme positive, était résolue à plaider contre son frère plutôt que de se laisser dépouiller. Madame Delvil passait les heures d'attente dans sa chambre, allant de son miroir à la fenêtre, épiait le moindre bruit, revenant arranger une boucle rebelle, un nœud de ruban d'un effet incertain, et, tout en se mettant sous les armes, elle poussait que l'aimable avocat parisien ferait une heureuse diversion à la monotone compagnie des jeunes négociants de la ville, qui ne savaient parler que bonne-chère et denrées coloniales. Quant à Thérèse, assise sous un berceau d'acacias en fleurs d'où l'on dominait la route et la mer, elle lisait une des plus belles élégies de M. de Lamartine, celle qui commence ainsi :

D'ici je vois la vie à travers un ombrage  
Se vanant pour moi dans l'ombre du passé;  
L'amour seul est resté, comme d'bonne image  
Survint seule au néant dans un songe effacé.

Ces expressions brillantes et poétiques d'un ravissement et d'une souffrance qu'elle comprenait, mais qu'elle n'avait pas encore ressenties, initiaient son âme à l'amour, à cet ineffable et divin sentiment qui, selon l'expression du poète, survit seul au néant. L'ombre de Démosthène flottait dans son ardente rêverie. Un bruit se fit entendre; elle crut qu'il arrivait, elle resta immobile, son cœur battait avec force; une larme s'échappa de ses yeux et tomba sur le feuillet du livre qu'elle avait ouvert; mais tout à coup elle s'arracha elle-même à son émotion en poussant un petit éclat de rire enfantin; son esprit était en révolte contre son cœur; elle crut à cette opposition. Malgré les séductions qu'elle prêtait au *fantôme adoré*, le nom de Démosthène lui paraissait souverainement ridicule, et elle se disait qu'un homme d'esprit, dans notre siècle de sérieuse simplicité, aurait dû se débarrasser bien vite de ce nom érasmat. Tout en pensant ainsi, elle monta d'un pas lesté et avec un air demi-raillerie les marches du perron qui conduisaient au salon. Démosthène n'était pas arrivé. Toute la famille attirée, ainsi que Thérèse, par une fausse alerte, était réunie; M. et madame Armand, fort calmes; la mère, inquiète et troublée par la pensée des dangers imaginaires que son fils courait en route; madame Delvil, assise près de la porte vitrée qui s'ouvrait sur le perron, jouant avec un charmant éventail qu'elle avait les barbes diaphanes d'un gracieux bouquet qui encastrait coquettement et rayonnaient son joli visage; parfois son attention se portait sur les plus réguliers de sa robe de taffetas noir, ornée de dentelles noires, et dessinant à merveille sa

taille encore svelte. Vue seule, madame Delvil aurait encore pu faire illusion; mais, à côté de sa sœur, ce n'était plus qu'un *dehors*; elle le sentait, et involontairement elle jetait des regards d'envie sur la jeune fille belle et sereine qui était là près d'elle, nonchalamment accoudée sur la table où reposait le livre qu'elle continuait à lire. Ses blonds cheveux, relevés en nattes au sommet de la tête, entouraient de grappes flottantes ses traits vifs, son cou pur, et venaient effleurer ses blanches épaules; une simple robe de monseigneur bleue dessinait sa taille souple et fine; ses manches étaient courtes et laissaient à découvert des bras d'une pureté de forme qui rappelait la statuaire grecque. Elle était ainsi adorablement belle, et la pensée envieuse de sa sœur, tout en cherchant un défaut à ces charmes si purs, était vaincue. Elle disait alors tout bas : « C'est bien avec raison que nos journaux de province l'ont surnommée la perle des blanches d'Alsace ! » Tandis que chacun s'abandonnait ainsi à ses préoccupations diverses, la nuit était tombée à fait venue. Tout à coup un bruit de fouet se fit entendre : « Pour cette fois, c'est bien lui ! » s'écria la mère, et retrouvant de jeunes jambes, elle courut sur la route par laquelle devait arriver son fils. M. et madame Armand la suivirent d'un pas plus modéré. Madame Delvil composa son sourire le plus séduisant, son regard le plus assassin, et descendit le perron. Thérèse seule resta d'haut sur le seuil de la porte, en apparence indifférente, mais en réalité fort troublée; car, au moment où la voiture s'arrêta et qu'elle vit une jeune femme dont elle ne distinguait pas les traits s'en élançant, elle prêta à cette ombre, que la soif de l'avocat pressait avec tendresse dans ses bras, toutes les séductions irrésistibles de l'idéal de ses rêves; et, s'abandonnant de nouveau à son cœur, elle s'écria mentalement : « Oh ! mon Dieu, ne serai-je pas déçue ? sera-t-il tel que je l'espère ? et m'aimera-t-il ? »

III.

Après avoir embrassé sa mère, sa sœur et son beau-frère, et baisé gaillardement la blanche main de madame Delvil, Démosthène entra dans le salon, très-faiblement éclairé; il aperçut Thérèse plutôt qu'il ne la vit, il la bissa au front d'un air distrait, comme un aimable enfant dont sa mère lui avait souvent parlé dans ses lettres. La jeune fille tressaillait sous ce premier baiser donné froidement, mais reçu par elle avec une émotion virgine et brûlante. Elle resta quelques instants recueillie, les paupières baissées, comme si elle eût craint qu'un regard fit évanouir l'ineffable bonheur qui elle venait d'éprouver; enfin elle se décida à regarder Démosthène. Ce premier coup d'œil fut un désenchantement, elle le trouva vieux et laid; mais il parla, et le son de sa voix la charma, cet accent parisien si doux, si correct, en contraste avec le mauvais français criard et discordant qu'elle entendait chez son père, lui parut une harmonieuse musique. Il parla de Paris, de ses monuments, de ses orateurs, de ses artistes, de ses littérateurs célèbres; il cita des vers des poètes en voûte qu'il connaissait tous, disait-il; il se vantait, il mentait, il produisait un grand effet. Thérèse l'écoutait avec ravissement; il s'exprimait d'une manière fort ordinaire, mais les choses qu'il racontait avaient un attrait de puissante curiosité pour la jeune fille; elle restait silencieuse et charmée, tandis que madame Delvil, semillante et coquette, questionnait Démosthène, le complimentait, s'occupait sans cesse de lui et le forçait à s'occuper d'elle. Pour la première fois, Thérèse souffrait de l'irritante coquetterie de sa sœur, sa candeur en était révoltée. Que voulait madame Delvil? dans quel but excitait l'attention de Démosthène et provoquer sa zélanerie? Elle, du moins, elle était libre, elle pouvait l'aimer... et, en pensant ainsi, elle sentit une sorte de mépris pour sa sœur. Durant toute la soirée, Démosthène avait à peine regardé une ou deux fois la jeune fille; elle lui avait paru fort belle, mais il la jugea très-sotte, car, plus occupée à l'écouter que de se montrer elle-même, elle avait gardé un strict silence, hébétée dans sa chambre. Thérèse pleura; il est noble, instruit, distingué, pensa-t-elle, j'aime, mais il ne m'aime pas, il aime ma sœur; et elle se sentit jalouse.

IV.

Elle passa une nuit fort agitée, et le lendemain, quand le jour parut, elle descendit dans le cabinet du père de Démosthène, y prit un volume, et alla s'asseoir sur le bord de la mer. Elle lisait à haute voix cette admirable élegie du lac, dont le langage passionné a souvent servi d'interprète à des amours qui auraient craint de se trahir sous des expressions moins poétiques. Un bruit de pas vint l'interrompre, elle tourna la tête, aperçut Démosthène, et tressaillit visiblement. « Pardon, mademoiselle, je vous derange, j'en suis indigne... Mais que lisez-vous là, vous priez du matin, sans doute ? ajouta-t-il d'un ton demi-raillerie. — Oui, comme une petite fille, répondit-elle en souriant malicieusement à son tour. — Mais non, s'écria Démosthène avec étonnement : Lami-tout ! le Lac, où le Lac, c'est mon nouveau favori; que de fois je l'ai déclamé ! » et, prenant le livre des mains de Thérèse, il se mit à reciter avec assez d'art ces belles strophes qui, accompagnées du bruissement des vagues, et, à cette heure matinale et recueillie, paraissent plus belles encore à l'âme attentive de Thérèse. C'est le poète qui la captivait, mais, involontairement, elle attribuait au charme de la voix de Démosthène une partie de son émotion. Bientôt elle s'imagina que ces beaux vers traduisaient des sentiments réels que Démosthène connaissait, et qu'il ne les disait si bien que parce qu'ils étaient un écho de son cœur. A la dernière strophe, des larmes palissèrent sur les joues de Thérèse. Enchantée de l'effet qu'il pensait avoir produit : « N'est-ce pas que c'est beau, dit-elle ? poursuivit-il ; et maintenant, voulez-vous du Racine ? écoutez la déclaration de Neron à Junie, vous croirez entendre Talma. » Et il se mit à déclamer avec une certaine habileté d'imitation ces vers inaltérablement beaux.

Thérèse l'écoutait avec ravissement, car toute grande poëse l'émerveillait. Il lui fit entendre ainsi plusieurs fragments de nos meilleurs poètes; elle le loua fort de son goût et de son talent, et lui *decouvrit* alors qu'elle avait beaucoup d'instruction et d'esprit, un esprit *fin*, original et profond, qui l'embarrassait parfois, loi qui n'avait qu'une intelligence de *placage*.

Ils se promenaient fort longtemps sur le rivage et dans le petit bois de pins. A l'heure du déjeuner, la voix retentissante de M. Armand vint les avertir qu'on les attendait à la bastide. Thérèse, un peu troublée, passa devant son frère sans lui parler, et elle rejoignit ces dames déjà réunies dans la salle à manger. « Mais savez-vous que votre sœur est charmante? » dit d'un ton de connaisseur Démophile à son beau-frère. — Je le crois bien, répondit simplement l'honnête négociant; c'est la plus belle personne du département, sans compter qu'elle est un esprit qui nous donne; nous ne savons d'où vient. — Oui, en vérité, son esprit est surprenant, répliqua Démophile.

— Plusieurs riches partis se sont déjà présentés pour elle, mais elle n'épousera jamais qu'un homme bien élevé et d'un vrai mérite, a Démophile se rengorgea. En ce moment, ils entrèrent dans la salle à manger. — Quoi! monsieur le Parisien, vous faire attendre? dit madame Delvil en minaudant. — C'est la faute de votre amable sœur, répondit Démophile avec un sourire galand qui s'adressait à Thérèse. — En vérité? répliqua sèchement madame Delvil. — Oui, madame, je me suis oubliée en lui racontant de beaux vers; elle les sentait si bien qu'elle encourageait mon faible talent. — Je l'avais prévu, dit naïvement la mère de Démophile; vous avez les mêmes goûts, vous devez vous entendre. — Ainsi, monsieur, poursuivit madame Delvil avec une sorte d'irritation, vous approuvez qu'une jeune fille se nourrisse l'esprit de romans et de poésies? — Eh! eh! ma sœur, l'amour qu'on trouve dans les livres ne mène pas si loin que d'autres amours, répliqua M. Armand avec un gros rire. Madame Delvil était son frère au regard de superbe dédain, et, continuant à s'adresser à Démophile: — Est-ce qu'à Paris, monsieur, on aime les femmes bel-esprit? — On aime les femmes qui ont assez d'intelligence pour apprécier la notre, répondit Démophile avec fatigue. — Seulement assez pour cela? dit Thérèse d'un ton un peu railleur. — Il fut déconcerté; et, pour sortir d'embarras, il s'éleva de nouveau d'être très-amable auprès de la jeune fille. Son amour-propre était en jeu; c'était, disait-on, la plus belle personne du département, et, quoiqu'elle eût à peine dix-huit ans, on la citait déjà pour son esprit. De prime abord occupé ce jeune cœur, se faire aimer, n'était-ce pas pour lui une preuve de supériorité dont il devait être fier? Un instant, dans la soirée de la veille, la coquette de madame Delvil l'avait attiré; mais quand il revint au grand jour ces grâces de trente ans auprès de la fraîche beauté de Thérèse, il s'accusa de mauvais goût.

D'ailleurs, le souvenir des charmes surannés de Léocadie le rendait plus disposé encore à la séduction de la jeunesse agissante. Sentant qu'être aimé de Thérèse, après l'avoir été de la figurante, serait une éclatante réhabilitation nécessaire à son amour-propre. Dans cette situation d'âme, il ne s'occupa que de la jeune fille; madame Delvil en vieillissant de dépit. Après le déjeuner, elle se retira dans son appartement pour essayer d'une nouvelle toilette, pensant que celle du matin avait manqué son effet. — Thérèse passa dans la petite bibliothèque, Démophile y suivit, elle lui parla de nouveau de Paris. Ils causèrent longtemps avec bonheur. La conversation de Démophile empruntait un *si* infini d'aux souvenirs de tout ce qu'il avait vu; celle de la jeune fille était naturellement enjouée, spirituelle et supérieure. Ils furent interrompus par le bruit d'une voiture qui s'approchait de l'habitation; Démophile regarda par la fenêtre, et laissa échapper un cri de surprise et presque d'effroi. Dans cette voiture qui touchait à la bastide, il venait de reconnaître Léocadie!

## V.

Il ferma brusquement la fenêtre, et donnant un tour de clef à la porte du cabinet, il se précipita aux genoux de Thérèse. « Mademoiselle, lui dit-il avec emphase, au nom du ciel, donnez-moi une preuve d'affection! » Presque épouvantée de cet élan mouvant et de ce ton solennel, Thérèse se dirigea vers la porte, laquelle allait ouvrir lorsque Démophile s'écria avec plus d'instance: « Oh! de grâce, mademoiselle, ne craignez rien, mais écoutez-moi! — Et que faut-il que j'écoute? dit Thérèse en tremblant et en rougissant beaucoup. — Vous m'inspirez une respectueuse admiration, une irrésistible sympathie; eh bien! en échange de ces purs et vifs sentiments, accordez-moi un peu de confiance, un peu d'amitié. — Comment? » répondit Thérèse. — En croyant ce que je vous dirai sur ce qui va se passer ici, et en ne cherchant pas à le pénétrer. — Et que va-t-il se passer? dit Thérèse avec une sorte de terreur. — Vous le savez, s'écria Démophile; mais consentez à ne pas en être témoin; restez ici un quart d'heure à m'attendre. — C'est facile, répondit Thérèse en souriant; j'y suis restée souvent plusieurs heures volontairement enfermée. — Oh! merci, a s'écria Démophile, qui recut cette réponse comme un consentement. Et ouvrant la porte, il en alla la clef et la reforma à l'extérieur. « Quoi! prisonnier? s'écria Thérèse, mais je ne veux pas; voulez donc, monsieur, a Démophile ne l'attendit pas; la voix retentissante de Léocadie arrivait seule en ce moment jusqu'à lui; il se précipita pour conjurer l'orage. Cependant Thérèse s'était approchée de la fenêtre, et à travers des barreaux de fer qui la rendaient in franchissable, elle avait vu la voiture déboucher de l'avenue de la bastide et s'arrêter devant le perron. Une femme en descendant; Thérèse ne put distinguer qu'un mantelet noir et un voile vert. Cette femme était-elle jeune et belle, ou vieille et laide? l'esprit de la jeune fille se perdit en conjectures. Pour satisfaire sa curiosité, elle fut sur le point d'appeler. « Mais à quel bon? ne m'a-t-il pas dit qu'il se sentait attiré vers moi par une irrésistible sympathie? c'est donc moi qu'il aime!

Cette femme, quelle qu'elle soit, il ne l'aime pas? » Cette pensée lui fut douce et elle se resigna à l'attente. L'obéissance et le dévouement sont si faciles en amour! et en ce moment Thérèse croyait sincèrement aimer Démophile. Elle s'assit sur le bord de la fenêtre, et se mit à rêver avec assez de calme.

## VI.

« Démophile! Démophile! criait éperdument Léocadie en franchissant la porte du salon, où étaient alors réunis la veuve de l'avocat, sa fille et son gendre. — Que voulez-vous, madame? dit M. Armand en se levant ébahi. — Ce que je veux, répondit la figurante; l'ingrat n'est-il pas ici? Et elle se mit à jouer au naturel une scène d'Ariane abandonnée. En ce moment, Démophile entra. L'indignation céda la place à l'amour dans le cœur de Léocadie, et s'élevant vers l'infidèle, elle s'élevait à l'effroi dans les bras musculeux. Il se débattit quelques instants, et finit par se dégriser. « Madame, dit-il d'un ton grave tout à fait plaisant, la plus grande preuve de tendresse que vous puissiez me donner, c'est de remonter dans votre voiture; je vous rejoindrai dans quelques minutes, je vous le jure, et je vous rendrai ici à la ville; mais vous comprenez bien, ajouta-t-il, que j'ai quelques explications préalables à donner à ma mère, à ma sœur... » Et tout en parlant ainsi, il reconduisit la figurante vers la porte. « J'y consens, murmura-t-elle; mais si vous ne reparez pas dans dix minutes, je reviens. » A peine eut-elle disparu que la mère, la sœur et le beau-frère de Démophile s'écrièrent à la fois: « Quelle est cette femme? que vient-elle faire ici? — Cette femme m'a beaucoup aimé, et elle ne peut vivre sans moi! — C'est en dehors de tout principe! s'écria l'excellente mère. — Mais cette femme est fort laide, objectèrent M. et madame Armand? — Elle a été fort belle, et c'est encore une de nos premières tragédies. — Jésus Marie! s'écria l'honnête veuve scandalisée, je n'étais bien que Paris te perdrait. — Savez tranquille, ma mère, je n'épouserai jamais cette femme; mais je dois quelques regards à son dévouement à ses malheurs, à son talent; je vais la reconduire à la ville, lui faire entendre raison et je vous reviens. » A ces mots il sortit, et se dirigeant du côté de la fenêtre de la petite bibliothèque, il aperçut Thérèse et s'approcha d'elle. « Je viens vous dériver, lui dit-il en lui remettant la clef de la porte qu'il avait fermée sur lui. Oh! merci, ajouta-t-il, de votre condescendance, et maintenant donnez-moi encore une preuve de bonté: ne m'accusez pas pendant ma courte absence; à mon retour je vous dirai tout. Cette femme, qui m'a suivi jusqu'ici, a été bien belle, bien séduisante; puis elle m'a tant aimé. Pour moi, Thérèse, ajouta-t-il d'une voix émue, ayant de vous connaître, sais-je si j'ai aimé? » Et, sans attendre de réponse, il disparut. Tout en rejoignant avec humeur Léocadie, il se félicitait d'avoir pu la dérober du moins aux regards de madame Delvil et surtout à ceux de Thérèse. Si par malheur Thérèse l'avait vue, pensait-il, c'en était fait de son prestige. Une telle héroïne n'aurait rien été bien ridicule, tandis qu'aujourd'hui, son image agiterait le cœur de la jeune fille et le tournerait infailliblement vers moi. Tout en pensant ainsi, il se réjouissait de son habileté. Dans cette aventure, il songait à mettre à couvert, non sa moralité, mais son amour-propre.

## VII.

« Madame, dit-il d'une voix trépidante à la figurante, je ne comprends rien à votre équipée; je vous avais laissée à Paris dans une position avantageuse, et... — Bien avantageuse, en effet! interrompit Léocadie d'un ton naturellement agité par les paroles de Démophile; des le premier soir, une cabale a interrompu mes débuts, et pour vous suivre, pour payer ma place à la diligence, j'ai été forcée de vendre mon mobilier. — Quelle folie! murmura Démophile; et maintenant que voulez-vous? qu'espérez-vous faire ici? — Ne plus vous quitter, et si vous me repoussez, faire un esclandre, vous afficher, faire connaître votre ingratitude à tout le pays, et enfin, si vous me refusez votre appui, je débiterai, pour gagner de quoi vivre, sur le grand théâtre de la ville. » Cette dernière menace épouvanta Démophile; il n'avait plus d'illusion sur le talent de la figurante, et il sentait que si elle paraissait sur la scène locale, elle serait indubitablement sifflée. Alors comment aspirer désormais à la réputation d'homme irrésistible, qu'il ambitionnait d'acquiescer en arrivant en province. Vite et juché par toute la ville, Léocadie devenait une héroïne impossible; ce n'était plus qu'une grotesque Dupleix. Pour conjurer cette redoutable alternative, Démophile se décida à filer doux. « Madame, lui dit-il, feignant d'être subitement attendri, je serais le plus ingrat des hommes si je n'étais profondément reconnaissant de la preuve d'amour que vous me donnez; mais cet amour me serait trop envieux s'il venait à être connu. De grâce, Léocadie, consentez à mener ici une vie cachée; je vous verrai souvent, je ne serai occupé que de vous; mais je veux qu'on nous ignore. La province n'a pas les mœurs de Paris, et votre arrivée, qui m'a déjà fortement compromis dans ma famille, pourrait me perdre tout à fait en public. Soyons heureux, mais sans bruit. » Tout en parlant ainsi, il prenait un air suppliant qui vaquait tout à fait la figurante. Ils arrivèrent à la ville, et, après avoir installé Léocadie dans un fort modeste logement, Démophile s'empressa de prendre congé d'elle.

## VIII.

Son prompt retour à la bastide interrompit toutes les conjectures auxquelles s'étaient livrés, pendant son absence, les quatre femmes de M. Armand. La crainte que préoccupait en ce moment l'excellente veuve était que son fils, entraîné par l'étranger, n'eût pris la fuite avec elle et ne reparût plus. « Mais elle est donc bien belle, cette Parisienne? » demanda agréablement madame Delvil, qui, ainsi que Thérèse, venait d'entendre avec une vive curiosité le récit de cette aventure. — Pas le moins du monde, répondirent d'un ton

convaincu M. et madame Armand. — Je n'en doutais, répliqua madame Delvil. Ces messieurs, si difficiles en province, sont fort accommodants à Paris, on l'on ne prend pas garde à eux. — Mais cette femme peut avoir les séductions de l'esprit? objecta timidement Thérèse. — Et en se hâtant à prononcer ces paroles, elle rougit beaucoup. « Oui, sans doute, dit la bonne mère, des séductions diaboliques; c'est une femme de théâtre! » A ces mots, Thérèse baissa la tête et devint fort triste. Ainsi Démophile n'était pas l'homme sérieux et distingué qu'elle avait cru d'abord trouver; il n'avait pas la littérature, et la poésie n'était pas l'élevation naturelle de son esprit; il ne devait l'appaginer de ces nobles goûts qu'il saluait avec une femme de théâtre; cette réflexion fut un premier désenchantement.

En arrivant, Démophile, qui avait étudié son rôle, embaissa cordialement sa mère, serra la main de sa sœur, lui fit un salut gracieux à madame Delvil, et sourit à Thérèse avec mélancolie. « Oubliez ce qui vient de se passer, dit-il à sa mère d'un ton sérieux. Cette femme a commis une action extravagante en venant ici; c'est un sentiment irrésistible qui l'a poussée, le même sentiment la décide à présent à la résignation, à l'obéissance; dans peu de jours elle aura pour jamais quitté la France. — Pauvre victime! murmura d'un air railleur madame Delvil. — Pauvre femme! pensa tristement Thérèse; il l'a aimée, il ne l'aime plus et il la chasse. » Démophile ne lui paraissait pas encore ridicule, mais elle commençait à poindre qu'il était fort personnel. Pour lui, impatient de se réhabiliter dans son esprit, il lui dit avec instance à voix basse: « Pardonnez-moi d'avoir pensé que j'avais aimé avant de vous avoir vue, ce n'était là qu'une illusion; d'hier seulement j'ai connu l'amour. »

A ces paroles, qui ressemblaient à l'aveu d'un sentiment réel, Thérèse se troubla, le cœur se ferma; puis, après quelques instants de troublement, elle se retira dans sa chambre. Elle avait Démophile à son côté, en vérité, elle l'aimait... et qu'on ne la juge pas trop sotte d'après ce ridicule sentiment, elle comprenait instinctivement ce que c'était qu'un homme vraiment supérieur, mais comme elle n'en avait jamais rencontré autour d'elle, elle crut un instant que Démophile allait prendre la place de cet *être* dont il n'était qu'une bouffonne parodie.

Ainsi qu'il l'avait prévu, l'arrivée subite de Léocadie avait sureté le sentiment naissant de la jeune fille. La curiosité, la pitié, l'amour, le dédain, luttaient dans son cœur et lui présentaient Démophile sous les traits d'un héros de roman.

Le jour suivant, dès le matin, madame Delvil quitta la bastide; elle avait hâte de se retrouver à la ville pour raconter à toutes ses connaissances l'aventure de la veille; elle espérait se venger de Démophile en le ridiculisant; elle n'y réussit qu'à demi. Malgré ses attestations, très-peu voulurent croire à la laideur de la figurante. Pour le plus grand nombre, ce fut une mystérieuse beauté; on s'en préoccupa beaucoup. Les hommes voyant Démophile; les femmes l'ayant vu à lui, et la pauvre Léocadie, retirée dans sa mansarde, ne se douta pas qu'elle avait agité pendant un mois les imaginations oisives d'une grande ville de province.

Démophile, retenu à la bastide par ses affaires de famille, écrivait à la figurante des lettres fort tendres pour conjurer un nouvel éclat; il conquiert ainsi quelques jours de liberté. Il les employa à exalter dans l'âme de Thérèse le penchant qu'elle éprouvait pour lui; la solitude et la poésie lui furent de puissants auxiliaires. Il s'occupait aussi à régler avec sa mère et sa sœur le partage de l'héritage de son père, et parfois il montrait alors involontairement à la pénétrante intelligence de Thérèse un cœur sec, intéressé et vulgaire. Souvent sa séduction fut prête à s'évanouir; mais il lui suffisait, pour remettre la jeune fille sous le charme, de quelques beaux vers lus ensemble. Cependant le moment approchait où Démophile devait faire ses premières armes dans ce barreau, veuf encore de l'éloquence de son père. Il était attendu à la ville, il s'y rendit avec sa mère, tandis que sa sœur et Thérèse devaient finir à la bastide la saison d'automne. Cette décision convint à la jeune fille; elle désirait l'isolement pour s'y recueillir et mieux pénétrer le sentiment qu'elle éprouvait. Avant de la quitter, Démophile, attendant, se déclara positivement à lui promit un prompt retour, puis une éternelle réunion. Thérèse l'artéria... « Avant de nous engager, dit-elle, il faut réciproquement nous bien connaître. »

Un mois suffit à Démophile pour accaparer tous les plaisirs de sa province, enchanter par sa façade tous les membres de la cour royale, être le point de mire de toutes les héritières à marier et de toutes les coquettes en renom de la ville; il devint l'homme à la mode de son département. Son amour-propre triomphait sur des roses. Mais de toutes ses satisfactions, la plus douce, la plus complète, était d'avoir pu se faire aimer de cette jeune fille si belle, si intelligente, si adonnée, lui en définitive déjà vieux, laid, médiocre. Thérèse était de plus un fort riche parti.

Pour couronner sa destinée par un mariage, Démophile songea d'abord à se débarrasser à tout prix de la figurante. Une occasion se présenta, il la saisit brusquement. Un directeur de spectacle recruta dans la ville une troupe tragique pour les États-Unis; heureux d'obliger Démophile, dont il était le débiteur, et y incorpora Léocadie. Elle pleura, s'indigna, résista d'abord, puis finit par signer son engagement, et bon gré mal gré elle fut embarquée sur un navire qui mettait à la voile.

Sur ce même élément qui l'entraînait au loin, glissait un autre vaisseau porteur d'une autre fortune. Pour en finir avec cette métaphore banale, disons simplement que M. Armand, frère de Thérèse, avait aventuré dans une opération commerciale d'entre-mer la fortune de sa sœur, qu'il gérait comme tuteur. Le vaisseau fit naufrage, et la dot entière de Thérèse fut perdue. Tandis que ce sinistre s'accomplissait dans la solitude de l'Océan, Thérèse, ignorante et insoucieuse de sa fortune, passait à la campagne ces beaux jours

d'une attente agitée, si pleins de tourments et de douceur, ces jours d'illusions naïves qui passent si vite et ne reviennent jamais. Elle voyait souvent Démosthène ; il lui paraissait tendre, généreux, eloquent ; elle le jugeait souvent ainsi quand il n'était plus là, car alors l'idéal reprenait la place de la réalité incomplète. Si parfois Démosthène manquait à la visite promise, Thérèse éprouvait une même tristesse : cette femme inconnue, qui avait suivi Démosthène en province, le retenait sans doute ! Ainsi la pauvre figurante exilée était devenue, sans s'en douter, l'objet de la pudique jalousie de la jeune fille.

Un jour Démosthène était attendu à la bastide, il n'arriva pas. M. Armand lui-même, qui venait chaque soir, ne parut point. L'inquiétude de Thérèse était extrême ; elle n'osait pourtant en faire l'aveu à sa belle-sœur. Le lendemain, M. Armand arriva suivant son habitude, mais il était seul et fort agité. En voyant son trouble, Thérèse, qui ne pensait qu'à Démosthène, s'écria : « Lui serait-il arrivé quelque malheur ? — C'est à moi, c'est à nous, ma sœur, répondit M. Armand, qu'il est arrivé un malheur irréparable ; et tout en larmes il se jeta dans les bras de sa sœur. — Mais que se passe-t-il donc, dit-elle avec effroi ? — Votre fortune et la mienne sont ruinées. J'ai aventuré votre dot, je l'ai perdue ; je suis bien coupable, ma sœur. — Les traits de M. Armand exprimaient un profond désespoir. Thérèse prit la main de son frère, et lui dit avec un divin sourire : « Je craignais nul malheur plus grand ; je craignais la mort d'un parent, d'un ami, d'une personne qui m'est si bien chère. Notre fortune est perdue ; dites-moi, du moins, cette campagne reste à votre femme ? J'y passerai heureuse ma vie avec vous. — Et avec un autre, l'espère-tu, madame Armand, attendrie de la résignation de la jeune fille. — Mais si cet autre ne venait pas ? murmura M. Armand d'un air souriant. — Il viendra, s'écria joyeusement Thérèse en entourant son frère de ses bras ; il viendra, il est trop fier, trop généreux. Il n'aime trop pour ne pas venir. » Et en répétant ces mots qui trahissaient son amour, elle était radieuse.

Cependant huit jours s'écoulèrent et Démosthène ne parut point. Il écrivit un court billet à sa sœur pour s'excuser : une affaire des plus importantes le retenait, disait-il, à la ville ; il ajoutait un froid souvenir pour Thérèse. D'abord elle eut fait un rêve douloureux ; mais quinze jours s'écoulèrent ainsi, il ne revenait pas, il n'écrivait plus ; elle questionnait son frère. Sans doute, cette femme, cette actrice brillante était la cause de son oubli ? M. Armand ne répondait point, il craignait d'accroître sa douleur en lui disant la vérité.

Un jour madame Armand reçut une lettre : Thérèse reconnut l'écriture de Démosthène : « Montrez-moi cette lettre, dit-elle vivement. Sa belle-sœur la lui remit sans l'avoir lue. Thérèse pâlit beaucoup en la parcourant ; puis, sans proférer une parole, elle sortit du salon. Dans cette lettre, Démosthène annonçait son mariage à sa sœur ; il épousait, lui disait-il, une riche héritière d'origine belge, point belle, mais *suffisamment agréable* ; d'un esprit ordinaire, mais d'une *grande raison*, ce qui vaut bien mieux en mariage... Puis il ajoutait, comme faisant allusion à Thérèse : Une espérance plus brillante et plus chère m'avait un instant séduit... j'ai cru sagement devoir en faire le sacrifice, il n'en a coûté... « Misérable !... » s'écria M. Armand après avoir lu cette lettre. Quant à Thérèse, elle avait disparu ; où était-elle ? Il la chercha dans le jardin, et ne l'y trouvant point, il se dirigea sur les bords de la mer ; il l'aperçut debout sur le rivage, pâle, immobile, le visage couvert de larmes. Une horrible pensée le frappa, et d'un bond il s'élança sur le sable mouvant et saisit Thérèse par ses vêtements. « Si je voulais mourir, dit-elle impitoyablement d'un air égaré, auriez-vous le droit de m'en empêcher ? » Quoiqu'il fût profondément affligé, M. Armand, qui avait un esprit juste et une vive pénétration, affecta une grande hilarité, et laissa échapper un burlesque éclat de rire. « Et mon frère, vous m'insultez ! dit la jeune fille avec une explosion de sanglots. — Non, ma sœur, c'est de lui que je ris, dit-il, et il y a bien de quoi, j'espère. En effet, concevez-vous une plus plaisante piquasque ! hier il vous adorait et aujourd'hui il en épouse une autre, parce que votre dot est perdue ; cela mérite-t-il autre chose que la dérision et le mépris ? — A ces mots, Thérèse parut sortir d'un songe ; les paroles de son frère dénouèrent de tout prestige celui qu'elle avait cru aimer, elle le vit tel qu'il était ; elle eut honte de son amour ; la guérison fut rapide et complète. « Pour vous prouver ma force d'âme, dit-elle à son frère, je vous assisterai à ce mariage, taquiner le futur de ma présence, l'insulter de ma gaieté franche et réelle, je vous assure, car elle ne sera point causée par le dépit, mais par la satisfaction vraie de ne m'être pas liée pour toujours à une autre commune. »

Huit jours après, matin et paré, Thérèse assistait au mariage de Démosthène. La mariée était richement habillée, comme le sont par une grâce d'état presque toutes les héritières. Thérèse, sans dire attrait tous les regards. Parmi les convives se trouvaient un homme supérieur qui passait dans le département ; il vit Thérèse, l'aima, l'obligea au mariage et l'épousa à Paris. Avant de quitter sa ville natale, Thérèse, qui, par une circonstance soudaine, avait pénétré la pauvreté de cœur de Démosthène, voulut aussi se faire une idée réelle de la valeur de son esprit. Il devait plaire dans une grande affaire ; ses partisans exaltaient à l'avance son éloquence. Thérèse assista à l'audience. Il s'agissait d'une cause fort tragique ; Démosthène fut anéanti, froidement chaleureux, faiblement attendu, d'une sensibilité et d'une éloquence factices ; Thérèse ne put s'empêcher de rire aux éclats. Elle croyait assister, non à l'exposition d'un drame sanglant, mais à sa parodie. Pauvre cœur ! pauvre esprit, pensa Thérèse ; et elle partit heureuse.

Plusieurs années s'étaient écoulées ; Thérèse était devenue une des plus belles et des plus spirituelles jeunes femmes de Paris. Un soir, elle était à l'Opéra avec son mari ; un de ses compatriotes entra dans sa loge : « Madame, lui dit-il, si vous n'avez pas de nouvelles connaissances, — Il fallut nous l'annoncer, répondit Thérèse avec un sourire amical. — Je l'ai

tenté, mais il n'a pas osé se présenter à vous. — Mais de qui parlez-vous donc ? ajouta-t-elle. — De Démosthène ! » Elle cacha son hilarité derrière son éventail. « Voyons, montrez-le-moi ; où est-il placé ? » L'interlocuteur de Thérèse lui indiqua du geste un petit homme assis dans une stalle de balcon ; sa taille était voûtée, son front ridé, ses cheveux blancs ; il portait des lunettes d'or. « Et quand je pense que ce fut là ma première passion, dit gaiement Thérèse. — C'est demande une explication, répliqua son mari en riant. — Oh ! vous l'avez, mon ami, et dès ce soir ; cette histoire vous amusera. — Il paraît que c'est le moment des reconnaissances et des désenchantements, ajouta son compatriote, qui comprenait à demi. Je juge que Démosthène vous semble vieilli et fort laid. Eh bien ! à son tour, il vient de retrouver ici une personne qui lui avait jadis tourné la tête, et qui aujourd'hui... — J'espère que ce n'est pas moi, interrompit Thérèse avec un sourire d'homme coquette. — Oh ! non, madame, ce n'est pas vous, mais regardez ; » et il désigna à Thérèse une grosse femme au lent composité, aux cheveux grisonnants convertis d'un simple bouret, et qui, en ce moment, entr'ouvrait la porte de la loge voisine et offrait un petit banc à une dame qui venait d'entrer. « Que voulez-vous dire ? Qui est cette femme ? — C'est l'ancienne héroïne de Démosthène, celle qui a tenu en émoi durant un an notre ville de province, la grande Pagédienne qui, d'a jamais été qu'une figurante, et qui est aujourd'hui ouvrière de laines. — Pauvre femme ! murmura Thérèse presque avec tristesse ; et lui si riche, il ne songe pas à lui faire un peu de bien ? — Il ne songe qu'à être dépeint, et il sera infiniment l'année prochaine. — Et dire que c'est à cette femme qu'il devra d'avoir été orateur, ajouta Thérèse.

Depuis ce jour, chaque fois que Thérèse va à l'Opéra, elle cherche du regard la grosse Léonade, et lorsque celle-ci lui offre un petit banc, elle glisse généreusement dans sa main une pièce d'argent ; puis par fois en la considérant, elle se prend à sourire en pensant que cette pauvre femme lui a, sans s'en douter, fait connaître, dans ses plus belles années, ce sentiment âpre et profond : la jalousie ! — O destin !

LOUISE COLET.



## MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert ? — Non.  
— Ce livre n'est pas pour toi.

### CHAPITRE X.

#### LE PROCÈS.



A MILAN, sur ces entre-faites, on instruisait le procès des personnes arrêtées comme ayant pris part à la conjuration. Luchino Visconti s'étudiait soigneusement à garder les apparences de la justice, et ses flatteurs rappelaient souvent avec de grands éloges le trait dont nous allions parler. Il avait remis le gouvernement de Brizio, son batarde de prédilection, jeune homme ami des belles-lettres, mais plongé dans toutes sortes de corruptions. Sous son administration, il arriva qu'un gentilhomme de Lodi fut un autre gentilhomme ; il fut pris et condamné à la peine capitale. Les parents du condamné se présentèrent devant Brizio, et lui dirent : « Messire, si vous avez besoin d'argent, savez la fête de notre fils, et vous quinze mille beaux florins que nous vous donnons. »

A cette proposition, Brizio, tenté par l'or, chevacha vers Milan, alla trouver son père, se jeta à ses genoux, et, lui demandant la grâce du coupable, lui démontra comment cette grâce lui donnait les moyens de s'enrichir. Luchino fit signe à un page de lui apporter son casque, qui était tout reluisant, avec un beau cuir converti de velours vermeil ; et, le montrant à Brizio, il lui dit : « Lis les paroles qui sont inscrites sur ce casque ; » elles disaient : justice ! et la justice, ajouta-t-il, nous verra dans ce que elle nous accomplie. Je ne permettrai pas que quinze mille florins pesent plus que ma devise. Va, retourne à Lodi, et fais justice, ou je la ferai de toi. »

Le droit du sang, dans les républiques lombardes, après la paix de Constance, appartenait au podestat. Ce magistrat, qui on choisissait ordinairement parmi les étrangers, et qui



siégeait pendant deux ou trois années, rendait les sentences de concert avec un lieutenant et quelques praticiens en droit romain et en droit coutumier. Dans les procès d'Etat, les républiques avaient déjà commis la faute de déroger au droit commun ; les petits tyrans qui leur succédaient dans la plus grande partie de l'Italie aggravèrent encore les dispositions des gouvernements populaires à cet égard. Quand on retrouvait, ou, pour mieux dire, quand on se sentait à étudier la raison écrite dans les Pandectes, les puissants ne se souciaient pas de garanties qui s'avaient inscrites la sagesse de Rome libre, mais firent leur profit des lois excessives que la criminelle tyrannie des Césars avait mêlées à de meilleurs règlements. Ils se servaient de ces exemples pour en faire la base de leur illégitime autorité, et se crurent justifiés de transgresser le droit dans les cas de lèse-majesté.

Alors les juriconsultes ne consultèrent plus ce qui était juste, mais ce qui était érit. Inspirés par les exemples d'une société où le Christ n'était point encore venu opposer à l'épée un pouvoir tutélaire, ils tombèrent dans la servitude la plus abjecte, et devinrent de furieux champions du parti Gibelin, par cette manie d'imitation romaine qui a tant gâté de choses dans notre beau pays. Quand Barberousse rassembla à Roncaglia la diète italienne, de fameux légistes déclarèrent que l'empereur était seigneur du ciel et de la terre, maître de la vie et des biens. Hante ne s'avancera guère moins dans son livre servile de *Monarchia*. Les juriconsultes avaient toujours à leur disposition quelques raisonnements pour induire les villes à substituer au gouvernement de toute gouvernement d'un seul. Les petits tyrans profitaient de pareilles doctrines, qui ne méritaient point la légitimité dans la raison, mais dans les actes d'un gouvernement quel qu'il fut, qui soutenaient que toute loi était absolument obligatoire, et que ce qui plaît aux chefs était la loi. De cette manière, les tyrans pouvaient se vanter d'être les protecteurs de la liberté, puisqu'on déniait la liberté le pouvoir de faire tout ce qui n'était pas prosaïre par les lois.

Les statuts criminels de Milan se sentent de cet esprit du siècle. Le paragraphe 168 établit : « Que seront rebelles dans la commune de Milan tous ceux qui se déclareront contre la tranquillité du seigneur et de la commune. » L'article précédent ordonne que, dans les cas de rébellion, considérés dans ce large sens, le podestat et les juges, tous et chacun, soient tenus par leur office d'informer et de procéder par indices, arguments et tortures, et tous autres moyens qu'il paraîtra, puis de condamner et de punir.

Ces règlements élastiques faisaient que dans tout pays, comme le dit Muratori : « Quand, par vengeance ou sur de simples soupçons, on voulait ôter la vie à un homme, on mettait en avant le nom et la procédure d'une conjuration. »

C'était aussi ce nom que Luchino avait répondu. Il s'agissait maintenant qu'un procès lui donnât de la constance. Le 15 de juin, c'est-à-dire à peine six jours avant ces événements, la charge de podestat de Milan avait été confiée à Franceso de Br. amara, marquis de Malaspina, habile juricon-sult, et lui aussi adorateur de la lettre écrite. Il regardait comme le premier devoir d'un magistrat de conserver la paix publique. En entrant en charge, il avait juré de faire observer les statuts de la commune de Milan, et principalement ceux qui concernaient les rebelles, ou comme on les appelait, les *malversari*. Il n'aurait donc mis aucun obstacle à la condamnation des complices ; mais, d'un autre côté, il était homme d'honneur ; il avait des vues courtes, mais des intentions droites ; il pouvait être enveloppé par les ruses d'un homme pervers, mais il était absolument incapable de se saisir les mains pour flatter le prince, ou d'ans d'ordolides espérances. Luchino avait en réserve l'homme qui il lui fallait.

Cette troupe de Saint-Georges, dont nous avons parlé plus haut, et que Lodovico avait rassemblée, se déclara après la



bataille de Parabiago. Ces mercenaires, habitués aux violences et aux saes des villes, pillaient, attaquaient, incendiaient, terribles encore en petites troupes. On les connaissait sous le nom de *giorgi*. Pour les réprimer, on permit à chacun de se faire justice par ses propres mains. Les mémoires du temps rapportent qu'Antoine et Matteo Crivelli, dont les *giorgi* avaient détruit leurs villas, les rôtaient au feu quand ils pouvaient les attraper, et les farcissaient d'avoine ils les donnaient à manger à leurs chevaux; d'autres, dans le Grémionais, eurent la peau taillée sur le dos, en guise de rubans, puis le bourreau les fustigeait en criant à chaque coup : « *Stringhe e bindelli*, hanches et aiguillettes. » Ainsi les citoyens et les nations s'instruisaient à l'humanité.

Lucino, à cause de son amour pour ce genre de justice, avait institué contre les *giorgi* un nouveau magistrat, le capitaine de justice, et il l'avait revêtu d'une autorité considérable. Il choisit, pour remplir cette charge, un certain Lucio, homme d'un caractère impitoyable, qui, ne se lassant point d'emprisonner et de pendre, débarrassa le pays des brigands.



Je dis des grands et des petits brigands, car les seigneurs mêmes, dans leurs citadelles et dans leurs palais de campagne, ne faisaient passer aucun homme s'il n'avait le sauf-conduit de la misère. Lucino mit aussi un frein à l'orgueil de ces nobles voleurs; il abolit les guerres de personnes à personnes, de familles à familles. Il déclara que tout le pays relevait immédiatement du siège de Milan au criminel. Les feodataires furent obligés de se restreindre à la juridiction simple, et ne purent plus compter que leur tyranisme serait sans appel. Aussi les courtisans du prince pouvaient le louer d'a-

voir établi l'égalité de tous devant la loi. « Mais cette égalité, cependant, dit un historien, ne plaçait point sous son niveau les puissants, les rusés, les flatteurs, le prince, ses favoris, ni les favoris de ses favoris.

Les améliorations sont un bienfait du ciel lorsqu'elles sont opérées par un bon prince; mais, entre les mains d'un mauvais souverain, elles deviennent des armes terribles, dont il se sert pour assouvir ses passions. Lucino, en effet, abattait ses ennemis de la même main dont il frappait les ennemis de la société! Il était merveilleusement servi dans cette œuvre par le caractère de Lucio. Nul n'était plus dur, nul ne savait mieux que lui fabriquer des trappes pour les juges, et rien n'était plus facile à faire observer ce qu'il appelait le droit, c'est-à-dire la volonté du prince. Ce n'est pas que sa conscience l'égarât dans une voie trompeuse, mais c'est qu'il n'ambitionnait que de se délivrer d'une honte qui lui pesait plus qu'un crime, celle d'être né dans une classe pauvre et d'être pauvre lui-même.

Lucino l'avait acheté, et l'avait employé plusieurs fois à ses fins. Aussi n'hésita-t-il point à jeter les yeux sur lui dans cette occasion, et il commença à le flatter et à mettre en jeu la vanité de cet homme. Le jour de la translation solennelle des reliques de saint Pierre, martyr, la grande fête dont nous avons parlé se termina à la cour par un splendide festin. L'évêque Giovanni, tous les ambassadeurs des villes, des princes, des grands seigneurs, des lettrés milanais ou étrangers, assistaient à ce festin, et la profusion y était si grande, que Grillincervello, en admiration devant toutes ces choses, dit à Forcille de Lucino : « Maître, tu as donc quelque poison à prendre par la queue! »

Chaque service était porté, à son de trompe et d'autres instruments, par des pages magnifiquement vêtus. Grillincervello courait au milieu d'eux, tenant tout le monde en joie par ses bons mots, ses vers et ses chansons. Il recevait de toutes mains des reliques, qu'il avait entassées à l'écart sur un escabeau, disant qu'ils suffiraient à nourrir pendant quinze jours les nombreuses femmes et les nombreux enfants que, selon l'usage libertin de ses pères, il entretenait dans sa maison.



Les discours étaient plus vifs entre les conviés qu'ils n'ont coutume de l'être aujourd'hui à la table des princes. C'était une nouvelle caresse pour l'amour-propre de Lucino, parce que jamais la gaieté du vin ne suscitait des paroles qui eussent pu déplaire au prince. La tranquille félicité des peuples, les actes de bienfaisance, les promesses guerrières, la honte des ennemis, quelque joyeuse aventure d'un particulier, fournissaient une ample matière de plaisanteries et d'adulations. On pensera peut-être que les convives de Lucino devaient soigneusement éviter la moindre allusion aux troubles de la semaine et aux malheureux qui languissaient en prison pendant qu'on se réjouissait à la cour; mais n'était-ce pas un nouveau triomphe du prince? n'était-ce pas un péril évité, un acte de publique justice? Le podestat et le capitaine de justice, placés au milieu d'autres juriconsultes, tardèrent donc peu à prendre ces événements pour thème de leurs discussions. Dès que Lucino s'en aperçut, il adressa la parole à Lucio, et lui dit : « Vous qui commencez à fond les lois, vous qui avez interrogé tous les oracles de l'antique sagesse, que pensez-vous de ce qui vient d'arriver? Qu'en auraient dit les Romains, nos illustres aïeux? »

La jeunesse calomnie du capitaine s'acrut de la distinction dont il était l'objet au milieu de toute cette noblesse, et il répondit sans hésiter : « La condamnation des traîtres à la patrie peut-elle être un instant douteuse? Quant à moi, habitué à soutenir franchement la justice, à décider selon les lois, quoi qu'il m'en doive coûter, je dis et je maintiens que si votre serviteur épargne le sang des coupables, elle manquera à ses devoirs, et désertera l'autorité que le peuple lui a confiée. » Comme ils sonnaient bien à Forcille des tyrans ces conseils qui leur font un devoir d'ôler à leur cruaute et de suivre tous leurs penchants! Les yeux de Lucino brillèrent de complaisance. Joyeux d'avoir été si bien compris, il continua : « Oui, mais comment s'y prendre avec les vieux renards, gens de robe, gens d'épée, tous retors dans l'art de nier les faits les plus évidents? »

— Prince, enseignez-moi à vaincre l'ennemi; pour faire parer un rebelle obstiné, je n'ai pas besoin d'aller à l'école. Ainsi, sous le masque d'une veracite rustique, Lucio ca-

chait les plus viles adulations et déguisait son infamie. Puis il se vanta, comme d'un bel exploit, d'avoir conduit à bonne fin les procès les plus difficiles, où il était parvenu à convaincre à sa manière les plus obstinés à nier leur crime, et là où les témoignages manquaient le plus. Puis la discussion s'échauffa entre tous ces suppôts de chicane, et dura longtemps après qu'on fut sorti de table. Enfin Lucino, prenant à part le



capitaine, lui confia le soin de diriger le procès, et conclut en disant : « Les Pusterla sont d'opulents seigneurs; le trésor aura en abondance les moyens de récompenser magnifiquement ses fidèles ministres. »

C'était donner de l'espérance à un bon cheval, et de ce moment, Lucio ne songea plus qu'à ouïr les fils de sa trame. Je ne sais quel écrivain moderne a dit : « Donnez-moi deux lignes d'un grand homme, et je vous promets de le trouver digne de la mort. » L'ensez ce que ce devait être, dans ces temps où aucun frein ne retenait les mauvaises passions du prince et la venalité des juges, et où d'ailleurs la torture pouvait toujours être employée pour arracher à l'accusé la vérité, ou ce qu'on voulait prendre pour elle.

Outre l'assemblée générale, en qui résidait la suprême autorité, il y avait à Milan un conseil particulier composé de vingt-quatre citoyens, douze plébéiens et douze nobles : les uns, *juris periti*, c'est-à-dire lettrés et maîtres dans la science des lois; les autres, *morum periti*, c'est-à-dire praticiens au fait du droit coutumier et des statuts. Ils gardaient leur office deux mois, s'appelaient société de justice; et c'est à eux que revenait la connaissance des délits de majesté. Ils étaient présidés par un juge, toujours choisi parmi les étrangers.

Le juge président ou capitaine était ce même Lucio. Il travailla à fermer son conseil de gens dociles à ses vues, plutôt par une disposition naturelle de leur esprit et par l'influence de leurs préjugés que par un pacte abject qui les eût vendus à prix d'argent à leur maître. Il savait d'ailleurs quels sont les avantages de l'acensation en de tels procès, et que celui-ci était un prodige d'innocence qui en sort sain et sauf. En outre, n'avait-il pas son recours aux tortures, soit aux tortures éclatantes de la corde et du chevalet, soit aux hypocrites tortures qui se cachent dans l'obscurité des cachots et qu'on mesure au prisonnier goutte à goutte? Aussi, après avoir tout bien examiné, après avoir pesé toutes les circonstances d'un procès d'Etat, où les accusateurs, témoins, juges savent être agréables au prince en chargeant les accusations, il trouva que tout lui souriait, et se dit à lui-même : « Repose, mon cœur : un bon palais, un riche domaine et la confiance de mon maître, sont des biens qui ne peuvent me manquer. »

Mais, pour être plus sûr de l'accomplissement de ses projets, le capitaine mit d'abord en paiement Franzino Malcizato, le secrétaire de Pusterla, brave homme pour son humeur baillénelle et ses homicides. Dès que cet homme se vit placé entre la torture, la potence, ou au moins la prison perpétuelle d'un côté, et de l'autre la promesse de l'impunité s'il s'avait complice et découvrait les fautes qu'on imputait à son maître, il n'hésita pas dans son choix, et Lucio triompha de son invention. Obéissant donc aux suggestions du capitaine de justice, Malcizato dit qu'il avait entendu former le plan d'une grande conjuration; qu'on parlait habituellement avec mépris du prince et de ses actes; qu'on s'entretenait d'espérances, de changements prochains, d'un meilleur avenir; que son maître avait eu à Vérone de fréquentes et secrètes conférences avec le seigneur Mastino della Scala et avec Matteo Visconti; qu'il avait reçu dans cette ville Alpinolo, exilé en grande diligence par les conjurés milanais, et qu'il était revenu en toute hâte à Milan avec ce page, souvent blasphémant pendant la route contre le seigneur Lucino; qu'il y avait des armes dans le palais des Pusterla; qu'un certain soir il avait introduit les plus fidèles amis du



son maître, et qu'on avait tout disposé en fait de serment, de meurtre, d'incendie, de pillage. — Il poursuivait ainsi, racontant des choses si absurdes et si contradictoires, qu'il eût fallu l'enfermer dans une maison de fous ou le condamner comme imposteur.

Dans le conseil de justice, il ne manqua pas de gens qui firent apercevoir l'insuccès de semblables dépositions. Mais Lucio observa que, pour étendre les séditions, il fallait poser le pied sur les premières étincelles, et que, si la paix commençait d'aujourd'hui quelque victime, il valait mieux frapper ce ribaud que de mettre en péril tant de têtes illustres.

Il est vrai que la justice ne devrait point faire acception de personnes; mais combien d'autres choses ne devrait-elle pas faire? Le petit nombre des opposants, voyant l'opinion de la majorité prévaloir, entraînait en défiance de son propre sentiment et craignait de se tromper. Le respect du pouvoir est si profondément enraciné dans le plus grand nombre, que, sans s'en apercevoir, ils mêlaient dans leurs jugements la pensée d'honneurs probables, de récompenses, de participation à l'autorité; enfin, on réfléchissait qu'après tout il ne s'agissait que d'un bandit dont la société ne pouvait attendre aucun service d'aucun genre.

Mais malheur à l'homme qui pactise un seul moment avec l'antécédent de sa conscience! Si c'est un particulier, il deviendra un homme injuste; si c'est un magistrat, un séide; si c'est un prince, un tyran.

Bronzino Canio ne put supporter une pareille procédure; et ce courageux jurisconsulte osa, en pleine assemblée, en démontrer l'immoralité à ses collègues. Lucio (les méchants se trompent aussi quelquefois) n'avait pas hésité à le mettre sur la liste des juges. Bien qu'il ne dissimulât point l'aversion

que lui inspiraient les violences de Lucio, les ennemis du prince n'avaient jamais montré qu'ils fussent grand cas de lui, parce qu'il se déclarait toujours contre les oppositions illégales et les améliorations obtenues par l'épée. Aussi avait-on coutume de dire qu'il prétendait redresser le monde avec l'eau bénite et le missel. Mais l'eau bénite et le missel lui inspiraient une répugnance profonde pour toute fraude, et le courage de soutenir le vrai. Il se déclara avec tant de force que la procédure échafaudée à si grands frais par Lucio ne pouvait arriver à son terme, si on ne réussissait d'abord celui qui avait osé avoir raison.

Lucio, dans un secret interrogatoire, parvint à faire confesser par Malcolato que Bronzino Canio était au nombre des conjurés, et même le plus dangereux, parce qu'il était le plus raisonnable. Au moment où cet homme généreux se préparait à ne point permettre que la justice fût violée sans protestation, il se vit traîner lui-même dans les prisons, et appelé devant les mêmes juges à qui son exemple devait enseigner la servilité.

Personne n'osa plus élever la voix, et les aveux de Malcol-

toato furent tenus pour véritables. Puis, sous prétexte qu'il n'avait pas voulu dire tout ce qu'il savait, on ne lui accorda point l'impunité promise. Condamné à mort, il fut bientôt pendu comme le criminel agent des manœuvres criminelles de Pusterla. Le peuple courait à ce spectacle, et on disait: « Tant mieux! c'était un méchant spadassin, et il devait finir ainsi. Vivez nos seigneurs, qui purgent le monde d'une telle canaille! »

Mais, comme les injustices s'enchaînaient! Après ce supplice, il demeura couvert parmi le peuple, bien plus, il était passé en chose jugée qu'une conspiration existait, que Pusterla en était le chef; qu'il était secondé par les personnages qu'on avait nommés, et par un plus grand nombre d'autres complices qu'on n'avait pu découvrir. On pouvait donc faire le procès des autres accusés sur un fait dont il n'était plus permis de douter, toujours en vertu de la chose jugée, et il ne restait plus à Lucio qu'à les montrer coupables des crimes qu'on leur imputait.

La conclusion de tout cela fut que, lorsque les débats de la société de justice furent clos, les crieurs de la commune parcoururent la ville, s'arrêtant à chaque carrefour, et, après un son de trompe, invitèrent les chefs de famille à se rassembler à midi, à un jour prescrit, pour y former l'assemblée générale.

Dans cette assemblée générale résidait, comme nous l'avons dit, l'autorité souveraine. J'entends qu'elle y résidait en droit; car, dans la pratique, on pensait qu'après avoir nommé le prince, les citoyens s'étaient spontanément déchargés sur les épaules de l'un du fardeau de la souveraineté, qui, s'il faut l'avouer, paraissait rarement trop pesant à ce dernier.

La circonstance était une de ces rares occasions où le prince aimait à se décharger de sa responsabilité; il fallait, en effet, que l'ombre du vœu public sanctionnât un des actes de sa tyrannie. Visconti n'était nullement inquiet de la décision de l'assemblée; il savait par expérience que le vœu de la multitude ainsi rassemblée n'est que l'expression de la volonté de quelques intrigants trompant la foule, qui, pour la plupart, n'a ni la volonté, ni le temps, ni la capacité de peser les droits et la justice. D'un autre côté, comme il regardait d'un mauvais œil ces apparences républicaines qui survivaient au sein de la monarchie, Lucio aimait à discréditer ces assemblées en les associant à ses crimes.

Donc, lorsque les citoyens furent rassemblés, la société de justice comparut au milieu d'eux, et le capitaine, montant à la tribune, exposa la conspiration qu'on avait découverte, nomma les coupables, publia les propos de sentences, tint contre les personnes que contre les fuyards. Ces derniers n'étaient pas en petit nombre. Tous ceux qui avaient pu être point agréables à Visconti, bien qu'ils n'eussent pris aucune part à la prétendue conspiration et qu'ils leur eût été même complètement inconnue, se sauvèrent, dans la crainte que Lucio ne choisît cette occasion où la rigueur pouvait être justifiée.

Après lecture du procès, c'est-à-dire des extraits qu'il avait pu à Lucio de choisir, la liste de tous les accusés parut si énorme, si évidente, que les neuf cents pères de famille qui



Les juges, en sortant de charge, eurent la satisfaction d'avoir bien travaillé pour le maintien de la sécurité publique, et d'avoir bien réussi à découvrir et à châtier les traîtres à la patrie. Le capitaine Lucio eut une satisfaction beaucoup plus grande: une lettre de Lucio lui assigna pour rési-



donnée le palais des Pusterla à la Balza, et lui conceda l'usufruit du domaine de Montebello, sauf à lui en accorder la propriété lorsqu'il aurait définitivement prononcé sur le sort de Pusterla et de sa famille.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Deuxième année.

COLLECTION COMPLÈTE, Y COMPRIS L'ANNÉE COURANTE, 15 VOL. PRIX AU BUREAU, 58 FRANCS.

## JOURNAL DES ENFANTS.

Bureaux, rue du Faubourg-Poissonnière, 14.

Éducation familiale.

PRIX POUR PARIS, PAR AN, 6 FRANCS.  
POUR LES DÉPARTEMENTS, 7 FRANCS 50 CENTIMES.

Le premier aspect, il semble qu'il n'y ait rien de plus facile ni de plus agréable que d'écrire pour la jeunesse. En effet, ce n'est pas un modeste plaisir, à une époque où la majeure partie des lecteurs est blasée sur tous les genres d'émotions, de trouver un public naïf, impressionnable, également accessible à la joie et à la terreur qu'on veut lui inspirer.

Mais si l'on envisage la question au point de vue moral, on reconnaît sans peine que ce travail exige plus de circonspection et de discernement que tout autre, en raison même de la flexibilité des jeunes esprits sur lesquels l'écrivain exerce son influence; car l'abus de cette influence serait d'autant plus pernicieux qu'elle est plus réelle, plus absolue. On ne saurait donc apporter trop de prudence dans le choix des livres qu'on met entre les mains des enfants.



et sérieux comme un professeur de la Sorbonne; en un mot, il s'est fait jeune homme; il a taussé le ton, sans abdiquer toutefois son excellent caractère, sans cesser d'être pour l'enfance un camarade jovial et pas fier, un censeur plein de bon sens et de finesse, un conseiller sage et prudent.

Les premiers pas du *Journal des Enfants* dans cette voie nouvelle ont été marqués par de nombreux succès. Le même temps que la généralité avec laquelle il avait grandi restait fidèle à ses origines, les enfants qui s'étaient habitués, sur la foi de leurs aînés, à voir en lui un ami précieux, sont devenus à leur tour ses lecteurs assidus.

On a surtout remarqué dans cette série, où presque tout est remarquable, le *Duc de Bourgogne*, la *Pièce de cinq centimes*, la *Tie du duc d'Orléans*, *Reven et Orléans*, par M. Jules Janin; le *Perroquet de Robespierre*, par



M. Adolphe Jaubert, curieux épisode de la Révolution, que plusieurs recueils périodiques se sont empressés de reproduire; *Paul Fidy*, la *Reine Mab*, et principalement *L'Histoire d'un Crime échappé à la Gazette des Tribunaux*, charmantes esquisses de mœurs dues à la plume d'un écrivain qui cache, sous le pseudonyme de

Lélio, le plus illustre romancier de notre époque; *Bacine et ses Enfants*, par M. Marie Aycard; *la Petite Fille couc au blanc*, par M. Elie Berthet; *la Consigne des Enfants*, par M. Alfred Desessarts; *la Barrière royale*, par M. Eugène Nyon, le spirituel auteur des *Aventures de Claude Laramée et de son cousin Lubiche*; *Donx Petites nœuds à l'hôpital*, par M. Arsène Houssaye; *Pélagie de Hohenstadt*, conte fantaisique, par M. Charles Rabou; *Jeunesse de Montaigne* et le *Petit Clerc*, par M. Eugène Briffaut; *les Révolutions de l'Ecole Militaire*, par M. Antonin de Villars; la *Politessie*, par M. Casimir Poiroux; *Petite histoire des Proverbes*, par M. Chabot de Tourny; *un Amantier de Régiment*, par M. Emile Marco-Saint-Hilaire; *un Peil dans les Anaphores*, souvenirs de voyages, par M. Stanislas Hellanger; *celui la petite revue mensuelle*, causeries familières sur les événements qui intéressent plus particulièrement la jeunesse. Nous pouvons citer, en outre, parmi les séries en voie de publication, *les Sources d'une Amour*, par M. Henri Nodding; *L'inst aus de jeunesse*, tableau de mœurs, par M. Jules Berny, et *Deux Amies*, par M. Fabre Orsini.

Ces éléments de prospérité, déjà si nombreux, si puissants, ne sont pas les seuls que le *Journal des Enfants* ait à sa disposition. De belles gravures, dues au



burin de MM. Lacroix père et fils, des lettres ornées, des vignettes, en un mot, de toutes sortes parlent aux yeux comme le texte à l'esprit, et tout un grand attrait le plus à ce délicieux recueil, qui en a déjà tant d'autres.

Le succès, Dieu merci, un succès toujours croissant, couronne les efforts de l'humble direction qui ose aux destins du *Journal des Enfants*. Mais une chose nous étourdit: c'est que le ministère de l'Instruction publique et le Conseil de l'Université se soient abstenus jusqu'à ce jour de toute manifestation sympathique, de toute protection matérielle ou morale à l'égard de cette honorable et utile entreprise qui exerce une influence si positive et si salutaire sur une grande partie de la jeunesse française. Le *Journal des Enfants* adopte chaque jour et l'Académie Française couronne chaque année des ouvrages bien moins dignes de leur puissant patronage, de leurs encouragements et de leurs récompenses.

Deuxième année.

**D** et Fencion, n'ont pas dédaigné de consacrer leur plume à l'Instruction de l'enfance. Le grand orateur a écrit pour le *dauphin, ad usum delphici*, comme on l'imprimait alors, en tête des principaux ouvrages d'éducation, l'admirable *Discours sur l'Histoire universelle*. C'est aussi pour former le cœur et l'esprit de son élève que le duc de Bourgogne, que Fencion a composé *Télémaque*, l'un des plus précieux chefs-d'œuvre de notre langue.

Ces deux exemples ont trouvé peu d'imitateurs. A l'exception des charmantes *Leçons de l'enfance*, des innocentes *Fables de Boivin* et des contes du cher *h. homme Pouilly*, qui ne manquent pourtant ni d'esprit ni de sensibilité, nous ne voyons pas un seul des ouvrages destinés à la jeunesse auquel puisse s'appliquer l'épigramme du vandœuvre: *Castrol pseudo mures*. Enfants par cette disette de livres puerils, et honnêtes, des littérateurs plus ou moins distingués se sont mis en tête de coopérer à l'Instruction de l'enfance, tandis que tels d'entre eux eussent mieux fait de se conformer à l'adage: *Charité bien ordonnée commence par soi-même*.

Cependant parmi les recueils périodiques de ce genre, dont quelques-uns n'ont été que de basses œuvres de spéculation mercantile, dont quelques autres ne répondaient pas toujours par leur mérite au zèle ni aux bonnes intentions de leurs fondateurs, il en est un qui, depuis plus de dix ans, a constamment éclipsé tous ses rivaux et triomphe de toutes les concurrence.

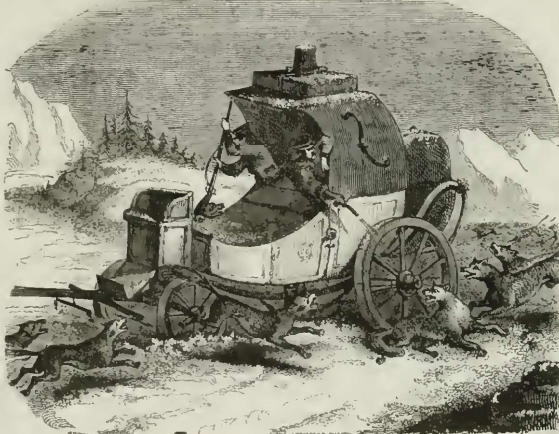
Nous voulons parler du *Journal des Enfants*.

La vogue et la célébrité peuvent être quelquefois du hasard; mais, alors, elles ne sont jamais qu'éphémères. Les seules réputations durables sont les réputations légitimes. Telle est celle du *Journal des Enfants*. Pendant qu'autour de lui tant de journaux, de revues, destinés parallèlement à la jeunesse, tombaient à plat pour ne plus se relever, ou se relevaient pour retomber presque aussitôt, il est resté debout dans sa force, comme l'homme d'Illice, au milieu des ruines. Ne semble-t-il pas qu'une de ces bonnes fées qui sourient docilement aux plaisirs du jeune âge ait touché ce heureux journal de sa baguette magique et l'enlève d'une sollicitude incessante?

Mais n'allons pas chercher si loin la cause de cette prospérité qui nous charme sans nous surprendre. La bonne fée, c'est tout simplement une direction habile, honnête et consciencieuse. Quant à la baguette, elle n'est autre que la plume des publicistes les plus distingués, dont le concours n'a jamais fait défaut à cette œuvre privilégiée.

En feuilletant cette précieuse collection, l'un des rares monuments littéraires qui subsistent à notre époque, vous serez émerveillé de trouver à chaque instant des pages pleines de grâce et de fraîcheur, signées des plus beaux noms de la littérature contemporaine.

Dans un siècle où l'on marche à la vapeur et où l'on vieillit si vite que les enfants veulent être hommes, le *Journal des Enfants* est une fraction intéressante et mobile de la société d'aujourd'hui.



pas dû rester stationnaire. Après avoir complété, durant ses dix premières années, une sorte de cours d'éducation élémentaire qui forme dix volumes, tous plus variés, plus intéressants, plus instructifs et plus amusants les uns que les autres, le *Journal des Enfants*, qui avait à cœur de se séparer le plus tard possible de sa nombreuse et charmante clientèle, s'est délassée de ses langes, a jeté au orties la blouse et la casquette de l'écolier, non moins étourdi qu'ébouriffant, pour se coiffer du feutre et endosser le frac bottonne du lycéen, tour à tour gai comme pinson

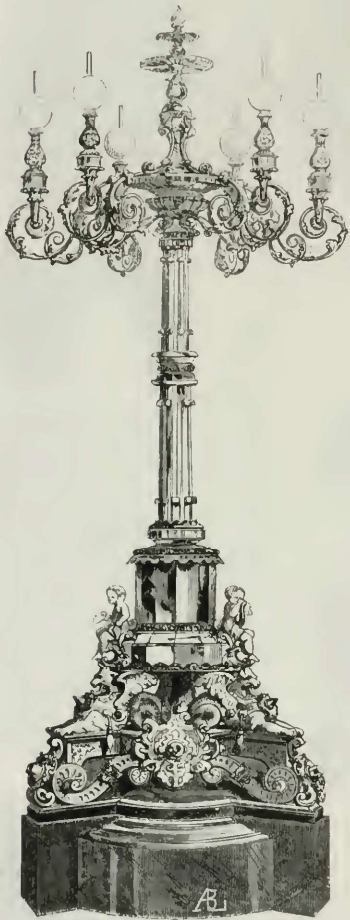


## Candelabres offerts à Louis-Philippe

PAR LE ROI DE HOLLANDE.

On remarque depuis quelque temps au palais des Tuileries, dans la galerie de Diane, deux grands candelabres remplaçant, à chacune des extrémités de cette galerie, des vases ornés de peintures, qui ont été transportés au musée du Louvre, et placés près des idoles chinoises dont *l'Illustration* a donné la figure dans son 21<sup>e</sup> numéro.

Ces candelabres, élevés sur un socle en marbre et d'une hauteur de 4 mètres environ, ont été envoyés par le roi de Hollande au roi des Français. Les matériaux employés par les artistes chargés de leur construction sont le cristal et le bronze doré.



(Candelabre en bronze et cristal, donné par le roi de Hollande au roi des Français.)

L'ornementation, d'un style renaissance généralement heureux, paraît avoir été composée sur des dessins français; l'exécution des bronzes est très-satisfaisante; mais les cristaux, quoique d'une belle eau, laissent à désirer sous le rapport de la taille, principalement dans les fûts des colonnes, dont les candelabres, s'enlevant au lieu de se contrarier, ne produisent pas les feux et l'effet qu'on devrait en attendre.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ces candelabres fait honneur à la fabrication hollandaise; mais l'exposition prochaine de notre industrie démontrera que, pour le goût et la pureté de l'exécution de ses bronzes et cristaux, la France marche et marchera toujours à la tête des autres nations.



## Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Ce problème est de la même nature que celui du lion de bronze que nous avons donné dans un des numéros précédents; il est aussi tiré de l'anthologie grecque, d'où il a été traduit en mauvais vers latins que voici :

Qui jaculamur aquas tres hic adamus Amores;  
Sed varie liquidas Europa immittimus undas.  
Hæret ego; viamque et que mihi manet ab alis.  
Ipsum lymphæ replet solo sextante diel.  
Quatuor aut horis lavas versa infudit urna  
Dondisque diem nudos dum fudit ab ærea.  
Hæc æge, quam parietis Eripum implebitus horis,  
Ex æra simul atque alis urnaque fluentes.

En supposant le jour divisé en vingt-quatre heures, on trouvera que les trois Amours rempliront le bassin en  $\frac{1}{3}$  ou près de deux heures.

II. La solution de ce problème est contenue dans ces deux distiques latins :

It daptor mulier, redit una, vebique manentem,  
Hæc una; intoritur tunc duo puppe viri.  
Par vadit et redent bini, mulierique sororem  
Advenit, ad propriam hinc maritus abire.

Ce qui signifie :

Deux femmes passeront d'abord; puis, l'une ayant ramené le bateau, repassera avec la troisième femme. Ensuite l'une des trois femmes ramènera le bateau, et, se mettant à terre, laissera passer les deux hommes dont les femmes sont de l'autre côté. Alors on des hommes ramènera sa femme, et, la mettant à terre, il prendra la troisième femme et repassera avec elle. Enfin, la femme qui se trouve passée entrera dans le bateau et ira en deux fois chercher les deux autres femmes.

Du propose encore ce problème: sous le titre des *trois maîtres et des trois valets*. Les maîtres s'accordent bien ensemble et les valets aussi; mais chaque maître ne peut souffrir les valets des deux autres; de manière que s'il se trouvait avec un des deux valets, en l'absence de son maître, il le battrait infailliblement.

III. Il faut faire une boîte carrée; car c'est celle qui, à cause des angles droits, est la plus propre à ce jeu optique. Vous la diviserez en quatre cloisons perpendiculaires au fond, qui se croiseront au centre, et contre lesquelles vous appliquerez des miroirs plans. Vous percerez ensuite chaque face de la boîte d'un trou propre à regarder au dedans, et qui soit tellement ménagé que l'on ne puisse voir que les miroirs appliqués contre les cloisons, et non la base. Dans chaque petit triangle rectangle, enfin, qui est formé par deux cloisons, vous disposerez un objet qui, se réfléchissant dans les glaces latérales, puisse former un dessin régulier, comme un dessin de parterre, un plan de fortification, une place de ville, un pavé de compartiments. Pour éclairer l'intérieur, vous ne couvrirez la boîte que d'un parchemin transparent.

Il est évident que si on place l'œil à chacune des petites ouvertures pratiquées aux côtes de cette boîte, on apercevra autant d'objets différents, qui paraîtront néanmoins remplir toute la boîte. L'un sera un parterre très-régulier; l'autre, un plan de fortification; le troisième, un pavé de compartiments; le quatrième, une place décorée.

Si plusieurs personnes ont regardé à la fois par ces différentes ouvertures et qu'elles se questionnent ensuite sur ce qu'elles ont vu, il en pourra résulter entre elles une contestation assez plaisante pour celui qui sera au fait du tour: l'une assurant qu'elle a vu un objet, l'autre un autre, et chacune étant également persuadée qu'elle a raison.

Pour rendre plus transparent le parchemin dont on se sert dans les machines optiques telles que la précédente, il faut le laver plusieurs fois dans une lessive claire qu'on changera à chaque fois, et, à la dernière, dans de l'eau de fontaine; on le mettra ensuite sécher à l'air, en le tenant bien étendu.

Si l'on veut lui donner de la couleur, on se servira, pour le vert, de vert-de-gris délayé dans du vinaigre, avec un peu de vert foncé; pour le rouge, de l'infusion de bois de Brésil; pour le jaune, de l'infusion de baies de nerprun, cueillies au mois d'août; l'on passera enfin de temps en temps un vernis sur ce parchemin.

## NOUVELLES QUESTIONS À RESOUDRE.

I. Un père de famille ordonne, par son testament, que l'ainé de ses enfants prendra, sur tous ses biens, 10,000 francs et la septième partie de ce qui restera; le second 20,000 francs et la septième partie de ce qui restera; le troisième 50,000 francs et la septième partie du surplus; et ainsi jusqu'au dernier, en augmentant toujours de 10,000 francs. Ses enfants ayant suivi la disposition du testament, il se trouve qu'ils ont été également partagés. On demande combien il y avait d'enfants, quel était le bien de ce père, et quelle a été la part de chacun des enfants.

II. Un homme rencontre, en sortant de sa maison, un certain nombre de pauvres. Il veut leur distribuer l'argent qu'il a sur lui: il trouve qu'en donnant à chacun 9 sous, il en a 52 de moins qu'il ne lui faut; mais, qu'en en donnant à chacun 7, il lui en reste 24. Quels étaient le nombre de pauvres et la somme que cet homme avait dans sa bourse?

III. Faire une boule trompeuse au jeu de quilles.

## Observations Météorologiques

FAITES À L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1845. — SEPTEMBRE.

Jours du mois.	Températures extrêmes de la Journée.		Températures moyennes calculées.	Etat du ciel		Vents	
	Minimum.	Maximum.		à midi.		à midi.	
1	761,20	49,0	24,7	53,3	Beau ciel.	N. E.	
2	765,65	47,0	27,1	21,4	Beau.	E.	
3	761,84	45,0	27,2	20,5	Beau.	N. E.	
4	765,40	45,0	22,0	18,0	Couvert.	N.	
5	766,01	41,2	20,0	15,0	Nuageux.	N. fort.	
6	761,65	41,0	21,9	15,7	Beau ciel.	N. N. E.	
7	765,90	42,2	25,0	47,8	Nuageux.	E. N. E.	
8	762,67	45,0	25,0	49,5	Serein.	E.	
9	760,28	43,2	27,9	49,6	Beau, vapeurs à l'horizon.	N. E.	
10	758,80	44,8	26,5	22,1	Couvert.	S. S. E.	
11	757,78	44,5	25,7	18,7	Couvert.	N. E.	
12	758,81	45,8	26,5	49,5	Beau, nuages.	N. E.	
13	756,35	44,2	22,0	47,0	Serein.	E.	
14	757,62	47,2	24,5	49,5	Couvert.	N. E.	
15	751,64	45,1	25,2	18,6	Beau, vapeurs.	S. E.	
16	767,50	45,2	26,0	49,4	Beau.	S. E.	
17	761,58	45,5	26,5	32,1	Beau.	S. E.	
18	760,26	46,2	27,5	21,0	Beau ciel.	S. E.	
19	760,45	47,2	24,0	21,0	Beau ciel.	S. S. E.	
20	758,50	42,0	26,0	17,2	Beau.	O.	
21	760,65	41,2	25,5	16,5	Serein.	N. E.	
22	763,52	45,1	21,5	16,7	Nuageux.	N. E.	
23	767,54	44,8	20,6	45,5	Serein.	N. E.	
24	767,46	43,2	17,7	14,6	Couvert.	N. N. O.	
25	761,51	44,5	18,5	16,4	Couvert.	N. O.	
26	758,79	42,2	14,7	10,8	Couvert.	N. N. O.	
27	751,51	46,6	14,8	10,8	Très-nuageux.	N. O.	
28	749,58	5,5	15,7	8,9	Nuageux.	N. O.	
29	756,55	6,0	15,5	9,2	Très-nuageux, pluie.	N. O.	
30	756,82	5,0	15,0	8,5	Pluie.	S. O.	
Moyenne.	757,69	45,1	22,5	17,1	Pluie dans la cour, 2 cent. 615 Pluie sur la terrasse, 2 cent. 158.		

## Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

La nuit, tous chats sont gris.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

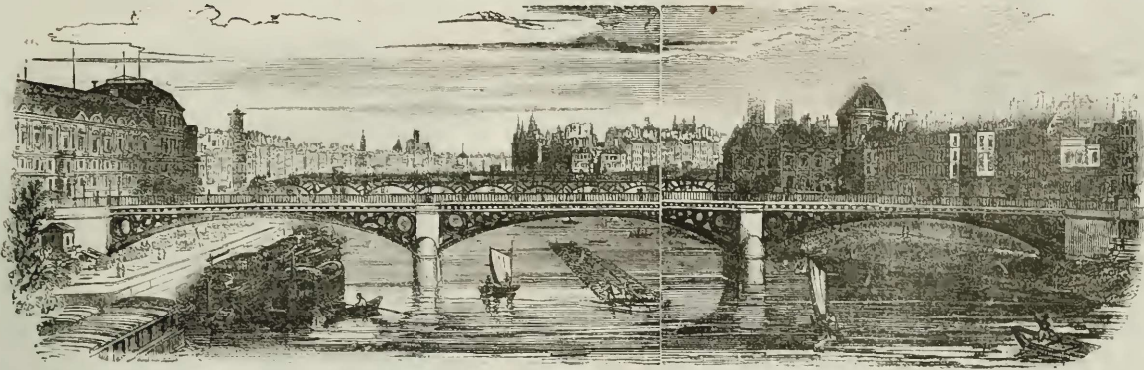
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoi dvore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE ET C<sup>e</sup>, rue Damiette, 2.

# L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 50 fr.  
Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 fr. 75

N<sup>o</sup> 33. VOL. II. — SAMEDI 14 OCTOBRE 1843.  
Bureaux, rue de Seine, 35.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 52 fr.  
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

## SOMMAIRE.

**Camp de Lyon :** une gravure. — *Courrier de Paris. La rentrée des classes; les Canotiers. — Histoire de la Semaine. Portrait de M. Durci; gravures d'après les processions d'Ennon et d'Yvetot. — Chemin de fer de Londres à Folkestone. Vue du Port de Folkestone et Banquet d'inauguration du Chemin de fer. — Réouverture du Théâtre-Italien. Portraits de Ronconi et de Soler. — Académie des Beaux-Arts. Exposition des Grands-Preux et des Envois de Rome. Premiers Grands-Prix de Sculpture, de Peinture et de Gravure en médaille; Envois de Rome; trois gravures. — Romanciers américains. Charles Dickens. Un journal américain; Intérieur d'une Pension bourgeoise; Vue du Bureau du Huedy. — Margherita Pusterla, Roman de M. G. Cantu. Chapitres XI et XII. Quinze Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes. Cinq Gravures. — Amusements des Sciences. — Rébus.*

## Camps d'Instruction.

### CAMP DE LYON.

L'illustration a déjà expliqué à ses lecteurs (tome 1<sup>er</sup>, page 407) l'origine et le but des camps d'instruction formés chaque année dans la plupart des Etats européens; elle les a fait également assister en quelque sorte à la création, et à la naissance des deux camps de Mélan, en Bretagne, et de Lyon: il lui reste maintenant à donner quelques détails sur les travaux de ce dernier, levé le 50 septembre, et dont le dessin ci-joint représente la vue générale.

Les premières grandes manœuvres du camp de Lyon eurent lieu le 2 septembre, dans une vaste plaine située sur

les bords du Rhône, en face de Miribel. Les deux brigades d'infanterie et deux demi-batteries d'artillerie y ont pris part: la cavalerie était absente.

Le 9, toutes les armes réunies firent de grandes manœuvres à feu sur le champ d'exercice, près du Rhône, au-dessus de Vaulx. A dix heures, les divers corps occupaient les positions qui leur avaient été assignées, et, quelques instants après, ils repoussaient les attaques d'une armée ennemie qui était censée s'avancer sur Lyon par la rive gauche du fleuve. Les hommes du métier font le plus grand éloge de l'intelligence et de la promptitude avec lesquelles les ordres ont été compris et exécutés pendant ces exercices, qui ont duré toute la journée.

De grandes manœuvres furent exécutées les 15 et 13 septembre. Le 20, M. le duc de Nemours, arrivé le 19 à Lyon, fit sa première visite au camp.

Le 22 septembre, la division d'infanterie était réunie à sept heures et demie du matin sur les terrains de manœuvre, et formée sur une seule ligne. Diverses évolutions ont été commandées par M. le lieutenant-général de Lascours. Les troupes, disposées d'abord en échelons par régiment, l'aile gauche en avant, ont bientôt formé les carrés, qui ont été rompus, après un feu de deux rangs des faces extérieures.

On a formé ensuite deux lignes parallèles; la deuxième brigade, qui, après ce mouvement, se trouvait en avant, a exécuté un passage des lignes en retraite; puis on a changé de front sur la droite de la première ligne, l'aile gauche en avant; et, se trouvant ainsi dans une direction parallèle au ruisseau du Gira, les deux brigades ont passé successivement les ponts sur trois colonnes au pas de charge. La plupart de ces évolutions étaient couvertes par des tirailleurs, et simulaient les mouvements de guerre. Le même jour, les trois ré-

giments de cavalerie du camp ont exécuté de grandes manœuvres, qui avaient attiré un immense concours de spectateurs, et qui ont duré trois heures.

Après une demi-heure de repos, les trois régiments, formés en colonne, ont défilé au trot devant M. le duc de Nemours, placé à la tête de son état-major. Dès que les escadrons ont été rompus pour regagner leurs cantonnements, le prince s'est dirigé vers le camp du Molar occupé par le 16<sup>e</sup> léger. Madame la duchesse de Nemours est arrivée en calèche découverte, en compagnie du général Boyer. Au moment où le duc et la duchesse ont pénétré dans l'intérieur du camp: en passant sur le front de bandière, les troupes étaient sur pied et en bon ordre, quoique sans armes, entre le premier et le second rang de tentes. Les tambours ont battu aux champs; une musique guerrière s'est fait entendre: une multitude immense, compacte, bordait les deux côtés de la route qui conduit au camp et sur laquelle un arc de triomphe avait été improvisé. Franchissant les quatre rangs de tentes, le cortège s'est rendu à la tente de M. le duc de Nemours, placée en arrière et au centre du camp. De là, il est revenu à Lyon, en passant par la Guillotière.

De nouvelles manœuvres ont eu lieu le 25 et le 27. Une foule immense s'était portée sur les hauteurs de la Croix-Rousse, de Montessuy et de la Pape, pour assister à cette dernière, qui devait consister dans le passage militaire du Rhône sur un pont de bateaux, avec un simulacre de combat, entre le corps d'armée destiné à cette opération et celui qui devait s'opposer à la marche du premier.

Enfin la revue d'honneur des troupes au camp de Lyon a été passée dans la plaine du Grand-Camp, le 28 septembre, par M. le duc de Nemours, qui a distribué les décorations de la Légion-d'Honneur accordées aux divers régiments, savoir :



Vue du camp de Lyon.